

www.3vaisseaux.fr
présente

MARINO FALIERO, DOGE DE VENISE

tragédie historique de George Gordon Byron
traduction d'Amédée Pichot

Personnages :

– MARINO FALIERO, Doge de Venise
– BERTUCCIO FALIERO, neveu du Doge
– LIONI, Patricien et Sénateur
– BENINTENDE, chef du Conseil des Dix
– MICHEL STENO, un des trois Capi des Quarante
– ISRAËL BERTUCCIO, chef de l'arsenal (conjuré)
– PHILIPPE CALENDARO (conjuré)
– DAGOLINO (conjuré)
– BERTRAM (conjuré)
– SEIGNEURS DE LA NUIT, officiers de la nuit
– PREMIER CITOYEN
– SECOND CITOYEN
– TROISIÈME CITOYEN, etc. , etc.
– VINCENZO, officier du palais ducal
– PIETRO, officier du palais ducal
– BATISTA, officier du palais ducal
– LE SECRÉTAIRE DU CONSEIL DES DIX
– Gardes, Conjurés, Citoyens, etc.
– LE CONSEIL DES DIX
– LA GIUNTA, etc. , etc.
– ANGIOLINA, femme du Doge
– MARIANNA, son amie
– Servantes, etc. , etc.

La scène est à Venise, en 1355.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : Antichambre du palais ducal. PIETRO parle en entrant à BATTISTA.

PIETRO : Le messager n'est pas de retour ?

BATTISTA : Pas encore ; j'ai envoyé fréquemment, comme vous me l'aviez commandé ; mais le sénat est toujours au conseil, où l'on discute longtemps sur l'accusation de Steno.

PIETRO : Trop longtemps... ainsi, du moins, le pense le Doge.

BATTISTA : Comment supporte-t-il ces moments d'attente ?

PIETRO : Avec une patience forcée. Assis à la table ducale, couverte de tout l'appareil des affaires de l'État, pétitions, dépêches, jugements, actes, rapports, il semble absorbé dans ses fonctions ; mais chaque fois qu'il entend le bruit lointain d'une porte, quelque chose qui lui annonce qu'on vient à lui, ou le murmure d'une voix, son œil se détourne vivement ; il se lève soudain de son siège, puis il s'arrête, se rassied, et fixe ses regards sur quelque édit ; mais j'ai observé qu'il n'a pas lu une page depuis une heure.

BATTISTA : On dit qu'il est très irrité, et, en effet, Steno lui a fait un sanglant outrage.

PIETRO: Oui, si c'était un homme pauvre... Steno est un patricien, jeune, aimable, gai et superbe.

BATTISTA : Vous pensez donc qu'il ne sera pas jugé sévèrement ?

PIETRO : Il suffirait qu'il fût jugé selon la justice ; mais ce n'est pas à nous d'anticiper sur la sentence des Quarante.

BATTISTA : Et la voici... *(Vincenzo entre.)* Quelle nouvelle, Vincenzo ?

VINCENZO : L'arrêt est prononcé ; mais la sentence est encore inconnue ; j'ai vu le président prêt à sceller le parchemin qui portera au Doge le jugement des Quarante, et je m'empresse d'aller le prévenir.

Ils sortent.

SCÈNE II : L'appartement du Doge. MARINO FALIERO (le

Doge) ; et son neveu, BERTUCCIO FALIERO.

BERTUCCIO FALIERO : Il est impossible qu'ils ne vous rendent pas justice.

LE DOGE : Oui, comme me l'ont rendue les Avogadori, qui renvoyèrent ma plainte aux Quarante, afin que Steno fût jugé par ses pairs et par le tribunal dont il fait partie.

BERTUCCIO FALIERO : Ses pairs ne sauraient le protéger ; ils rendraient par là toute autorité digne de mépris.

LE DOGE : Ne connais-tu pas Venise ? Ne connais-tu pas les Quarante ? Mais nous allons bientôt voir.

Vincenzo entre.

BERTUCCIO FALIERO *(à Vincenzo)* : Eh bien ! quelle nouvelle ?

VINCENZO : Je suis chargé de dire à son Altesse que la cour a prononcé, et qu'aussitôt que les formes par la loi auront été observées, la sentence sera envoyée au Doge. En attendant, les Quarante saluent le Prince de la République, et le prient d'accepter l'assurance de leur respect.

LE DOGE : Oui, ils sont singulièrement respectueux , et toujours humbles... La sentence est prononcée, dites-vous ?

VINCENZO :Oui, seigneur ; le président y apposait le sceau, lorsque j'ai été appelé, afin qu'aucun instant ne fût perdu pour vous donner l'avis d'usage, non seulement comme chef de la république, mais encore comme à la partie plaignante.

BERTUCCIO FALIERO : N'avez-vous rien aperçu qui pût vous faire deviner leur décision ?

VINCENZO : Non, monseigneur ; vous savez le secret dont s'entourent les tribunaux de Venise.

BERTUCCIO FALIERO : Il est vrai ; mais un observateur subtil et un regard perçant peuvent encore deviner quelque chose : c'est un mot dit à voix basse, un murmure, ou l'aspect plus ou moins solennel du tribunal. Les Quarante ne sont que des hommes... des hommes estimables, sages, justes et prudents, je l'accorde... ils sont discrets comme la

tombe à laquelle ils condamnent les coupables... mais cependant sur leur visage, ou du moins sur celui des plus jeunes, un œil pénétrant, un œil comme le vôtre, Vincenzo, pourrait lire la sentence avant qu'elle fût prononcée.

VINCENZO : Monseigneur, je suis parti aussitôt, et je n'ai pas eu le loisir d'observer ce qui se passait parmi les juges, même sur leurs visages ; d'ailleurs j'étais auprès de l'accusé, Michel Steno, qui...

LE DOGE *(l'interrompant)* : Et quel air avait-il, lui ? ... Parle.

VINCENZO : Calme, mais sans abattement ; il semblait résigné à subir l'arrêt, quel qu'il fût. Mais voyez, on vient le lire à votre Altesse.

Le secrétaire des Quarante entre.

LE SECRETAIRE : L'auguste tribunal des Quarante envoie ses saluts respectueux au Doge Faliero, premier magistrat de Venise, et prie son Altesse de lire et d'approuver la sentence prononcée contre Michel Steno, patricien et accusé des faits que contient cet écrit, où vous verrez aussi sa condamnation.

LE DOGE : Retirez-vous, et attendez hors de mon appartement. *(Le secrétaire et Vincenzo sortent. À Bertuccio Faliero.)* Toi, prends ce papier : un nuage en cache les lettres à mes yeux, je ne puis le regarder.

BERTUCCIO FALIERO : Patience, mon cher oncle ; pourquoi tremblez-vous ainsi ? N'en doutez pas, tout sera selon nos désirs.

LE DOGE : Lis.

BERTUCCIO FALIERO *(lisant)* : « Il a été décrété par le Conseil, d'une voix unanime, que Michel Steno, s'avouant coupable d'avoir, la première nuit de carnaval, gravé sur le trône du Doge les paroles suivantes... »

LE DOGE : Voudrais-tu donc les répéter ?... Voudrais-tu les répéter, toi Faliero ? Voudrais-tu t'arrêter sur le déshonneur de notre maison, outragée dans son chef ? Et ce chef, le prince de Venise, la première des cités !...

Passe à la sentence.

BERTUCCIO FALIERO : Pardonnez, monseigneur, j'obéis. *(Il lit.)* ... « Que Michel Steno soit tenu pendant un mois en réclusion. »

LE DOGE : Continue.

BERTUCCIO FALIERO : Monseigneur, c'est fini.

LE DOGE : Que dis-tu ? fini ! est-ce un rêve ?... C'est faux ; donne-moi le papier... *(Il prend le papier et lit :)* « Il est décidé par le Conseil que Michel Steno... » Mon neveu, soutiens-moi.

BERTUCCIO FALIERO : Rassurez-vous ; calmez-vous. Ce transport est sans motif... Je vais aller chercher du secours.

LE DOGE : Arrête, demeure, je n'en ai plus besoin.

BERTUCCIO FALIERO : Je ne puis m'empêcher de convenir avec vous que la punition n'est pas proportionnée à l'offense... Il n'est pas honorable pour les Quarante d'infliger une peine si légère à un homme qui vous a si cruellement outragé, vous et eux-mêmes comme vos sujets : mais ce n'est pas encore un mal sans remède ; vous pouvez en appeler à leur propre tribunal et aux Avogadori, qui, voyant que la justice est oubliée, se chargeront cette fois de la cause qu'ils ont d'abord refusée, et vous vengeront d'un coupable audacieux. Ne le pensez-vous pas, mon oncle ? Pourquoi restez-vous immobile ? vous ne m'écoutez pas !

Le Doge se dépouillant de sa toque ducale, la jette et veut la fouler aux pieds, mais son neveu l'arrête.

LE DOGE : Oh ! que le Sarrasin n'est-il dans la place Saint-Marc ! c'est ainsi que je lui rendrais hommage.

BERTUCCIO FALIERO : Au nom du ciel et de tous les saints ! seigneur...

LE DOGE : Laisse-moi ! Plût au ciel que les Génois fussent dans le port ! Plût au ciel que les Turcs, vaincus par moi à Zara, fussent rangés en bataille autour du palais !

BERTUCCIO FALIERO : Il n'est pas convenable que le duc de Venise parle ainsi.

LE DOGE : Le duc de Venise ! Qui est duc de Venise aujourd'hui ? que je le voie, afin qu'il me fasse droit.

BERTUCCIO FALIERO : Si vous oublié votre titre et votre dignité, souvenez-vous de votre devoir comme homme, et domptez cette colère. Le duc de Venise...

LE DOGE *(l'interrompant)* : Il n'est point de duc de Venise ; ce n'est qu'un mot... c'est pire encore... c'est un indigne surnom. Le malheureux le plus outragé, le plus méprisé, obligé de mendier son pain, reçoit-il un refus, il peut être écouté par un cœur compatissant ; mais celui qui se voit repoussé dans son bon droit par ceux que leur charge oblige d'être justes, celui-là est plus pauvre que le mendiant dédaigné ; c'est un esclave, c'est ce que je suis, c'est ce que tu es toi-même avec toute notre maison à compter de cette heure. Le dernier des artisans peut nous montrer au doigt, et l'orgueilleux patricien nous cracher au visage... Quel sera notre recours ?

BERTUCCIO FALIERO : La loi, mon prince.

LE DOGE *(l'interrompant)* : Tu vois ce qu'il en est. Je n'ai eu recours qu'à la loi ; je n'ai cherché d'autre vengeance que celle de la loi ; je n'ai demandé pour juges que ceux qui sont nommés par la loi. Comme souverain, je me suis adressé à mes sujets, à ces sujets qui m'ont créés souverain, et m'ont donné par là un double de droit de l'être. Les droits de ma dignité, de ma naissance et de mes services, mes honneurs et mes années, ces blessures, ces cheveux blancs, près de quatre-vingts ans de travaux, de périls, de fatigues, de sang et de sueurs, ont été mis dans la balance avec l'insulte grossière et le criminel mépris d'un lâche et audacieux patricien... Ils n'ont pas suffi pour l'emporter ! Dois-je le souffrir ?

BERTUCCIO FALIERO : Ce n'est point ce que je dis. Si votre appel était rejeté, nous trouverions des moyens de mettre tout de niveau.

LE DOGE : Un nouvel appel ! Es-tu le fils de mon frère ? un

rejeton de la maison de Faliero ? le neveu du Doge ? issu d'un sang qui a déjà donné trois princes à Venise ? Mais tu as raison... nous devons être humbles à présent.

BERTUCCIO FALIERO : Mon prince, vous êtes trop irrité... Je vous accorde que l'outrage fut infâme , et que le coupable est indignement affranchi du châtiment qu'il mérite ; mais votre colère excède toute espèce de provocation. Si nous sommes offensés, nous demanderons justice ; si l'on nous la refuse, nous la prendrons ; mais procédons à tout cela avec calme. La plus terrible vengeance est la fille du silence. J'ai à peine le tiers de vos années ; j'aime notre maison ; j'honore en vous son chef, le protecteur, l'ami de ma jeunesse ; mais, quoique je comprenne votre douleur et partage votre indignation, je suis effrayé de voir votre colère, semblable aux vagues de l'Adriatique, qui dépasse toutes les bornes et se consume en écume.

LE DOGE : Je te dis... je dois te dire... ce que ton père eût compris sans le secours des paroles. N'as-tu donc que des sens ?... n'as-tu point d'âme... point d'orgueil... point de passion... nul sentiment d'honneur ?

BERTUCCIO FALIERO : C'est la première fois que mon honneur a été mis en doute ; tout autre que vous ne répéterait pas deux fois cette question.

LE DOGE : Tu connais l'offense de ce lâche qu'on vient d'acquitter, de ce vil reptile qui a distillé tout son venin dans son libelle contre l'honneur de... ô Dieu ! de mon épouse ! de celle sur qui repose l'honneur le plus précieux à l'homme ! le traître a fait circuler une vile calomnie de bouche en bouche, parmi les artisans oisifs, qui l'embellissaient encore de leurs grossiers commentaires et de leurs obscènes plaisanteries, pendant que les nobles, railleurs de meilleur ton, se répétaient le conte à l'oreille, et souriaient du mensonge qui m'assimilait à eux, dupes complaisantes, supportant le déshonneur avec patience et même avec orgueil.

BERTUCCIO FALIERO : Mais ce n'était qu'une calomnie : vous le saviez, chacun le savait comme vous.

LE DOGE : Mon neveu, le fier Romain disait : « La femme de

César ne doit pas même être soupçonnée ; » et il la répudia.

BERTUCCIO FALIERO : Oui… mais dans ce temps-là…

LE DOGE : Et ce qu'un Romain ne pouvait souffrir, un prince de Venise le souffrirait ? Le vieux Dandolo refusa le diadème des Césars, et porta cette toque ducale, que moi je foule aux pieds, parce qu'elle est aujourd'hui avilie.

BERTUCCIO FALIERO : Elle l'est en effet.

LE DOGE : Elle l'est. oui elle l'est. Je ne punis point la femme innocente, victime d'une lâche calomnie, parce qu'elle avait accepté pour époux un vieillard qui fut longtemps l'ami de son père et le protecteur de sa maison… comme si le cœur de la femme ne connaissait d'autre amour que celui de la volupté et d'une jeunesse imberbe ! je ne la punis point de l'infamie du lâche, mais j'invoquai la justice de ma patrie sur la tête du coupable, la justice due au dernier des hommes qui a une compagne dont la foi fait son bonheur, une maison dont le foyer lui est cher, et un nom dont l'honneur est tout pour lui… la justice qui lui est due quand ces objets précieux sont souillés par le souffle contagieux de la calomnie.

BERTUCCIO FALIERO : Et quel châtiment attendiez-vous pour prix de son crime ?

LE DOGE : La mort. Ne suis-je point le souverain de l'État, insulté sur mon trône et devenu un objet de dérision pour ceux qui doivent m'obéir ? n'ai-je pas été outragé comme époux, méprisé comme homme, raillé, déshonoré comme prince ? Une offense comme celle de Steno n'est-elle pas une complication de trahison et d'insulte ? il vit !… Si, au lieu de souiller de son mensonge le trône du Doge, il avait voulu flétrir le toit d'un vassal, son sang en eût rougi le seuil, car le vassal l'eût aussitôt poignardé.

BERTUCCIO FALIERO : N'en doutez pas, avant le coucher du soleil il aura cessé de vivre ; laissez-moi m'en charger, et calmez-vous.

LE DOGE : Arrête, Bertuccio ; cette vengeance m'aurait suffi hier encore ; aujourd'hui, je n'ai plus de colère contre cet

homme.

BERTUCCIO FALIERO : Que voulez-vous dire ? l'offense n'est-elle pas aggravée par cet infâme... je ne dirai pas absolution, car c'est pis encore, c'est un aveu de l'outrage qu'on laisse impuni ?

LE DOGE : L'offense est aggravée, mais non par lui : les Quarante ont prononcé une réclusion d'un mois, nous devons obéir aux Quarante.

BERTUCCIO FALIERO : Leur obéir ! à ceux qui ont oublié leur devoir envers le souverain !

LE DOGE : Comment donc ! tu t'en aperçois enfin ? Ils m'ont dépouillé de tous mes droits, et comme citoyen qui demande justice, et comme Doge qui la commande ; car le souverain est aussi citoyen. Mais cependant ne touche pas à un seul cheveu de la tête de Steno ; il ne la portera pas longtemps sur ses épaules.

BERTUCCIO FALIERO : Il ne l'eût pas conservée plus de douze heures encore, si vous m'en aviez laissé le soin. Si vous m'aviez écouté avec calme, vous auriez compris que je ne songeais pas à laisser échapper ce misérable ; mais je vous supplier de réprimer les transports de votre colère, pour nous concerter plus sûrement ensemble sur les moyens de nous en délivrer.

LE DOGE : Non, Bertuccio, il vivra : une vie telle que la sienne ne serait rien à cette heure : dans les temps anciens quelques sacrifices demandaient une seule victime, de grandes expiations exigeaient des hécatombes.

BERTUCCIO FALIERO : Vos désirs sont ma loi, et pourtant je vous prouverais volontiers que l'honneur de notre maison est cher à mon cœur.

LE DOGE : Ne crains rien, tu pourras le prouver en temps et lieu ; mais ne sois pas trop emporté comme je l'ai été ; je suis maintenant honteux de ma colère ; je t'en prie, pardonne-la-moi.

BERTUCCIO FALIERO : Ah ! je reconnais là mon oncle, l'homme d'État, le chef de la république et le maître de lui-même. Je m'étonnais de vous voir oublier la prudence à votre

âge, quoique la cause...

LE DOGE : Oui, songe à la cause, n'en perds point le souvenir. Quand tu te livreras au sommeil, qu'elle prête ses sombres couleurs à tes songes ; et quand le matin reparaîtra, qu'elle demeure entre le soleil et toi comme un nuage de sinistre augure dans un jour de fête : elle sera telle pour moi ; mais ne dis rien, ne fais rien, laisse-moi le soin de tout : nous aurons beaucoup à faire, et tu jouera ton rôle : mais à présent retire-toi ; il convient que je sois seul.

BERTUCCIO FALIERO *(Il relève la toque ducale, et la replace sur la table)* : Avant de vous quitter, je vous prie de reprendre cette toque, que vous avez rejetée ; gardez-la jusqu'à ce que vous la changiez pour une couronne. Je prends congé de vous, en vous suppliant de compter sur mon dévouement, comme votre parent fidèle et votre sujet non moins loyal.

Bertuccio Faliero sort.

LE DOGE : Adieu, mon fidèle neveu... *(Il prend la toque ducale.)* Vain jouet, tu es entouré de toutes les épines d'une couronne sans parer le front outragé que tu couvres, de la toute puissante majesté des rois : ornement inutile et dégradé, je te reprends comme je prendrais un masque. *(Il place la toque sur sa tête.)* Que tu pèses douloureusement sur mon front ! Mes tempes battent avec le mouvement de la fièvre sous ton poids honteux. Ne pourrais-je te changer en diadème ? ne pourrais-je briser le sceptre multiplié qui arme du pouvoir ce sénat aux cent bras, réduit le peuple à rien, et fait du prince un roi de théâtre ? J'ai achevé dans ma vie des entreprises non moins difficiles, et pour qui ? pour ceux qui me récompensent ainsi. Ne puis-je m'acquitter envers eux ? Je ne voudrais qu'une année, un seul jour de ma bouillante jeunesse, alors que ces membres affaiblis obéissaient à mon âme comme le généreux coursier à son maître : je n'aurais demandé que l'aide de quelques bras pour fondre sur ces patriciens gonflés d'orgueil, et les renverser ; aujourd'hui il me faut chercher d'autres auxiliaires pour secourir cette tête blanchie par l'âge. Ah !

du moins elle concertera ses plans de manière à ne point laisser la tâche au-dessus des forces humaines, quoique mes projets ne soient encore qu'un chaos de sombres pensées dont le germe n'est pas développé. Mon imagination est à son premier travail, et approche peu à peu de la lumière les images confuses, afin que le jugement plus calme fasse son choix... Les troupes sont peu nombreuses dans...

Vincenzo entre.

VINCENZO : Un homme demande audience à votre Altesse.

LE DOGE : Je suis malade... Je ne puis voir personne, même un patricien... Qu'il aille porter son affaire au Conseil.

VINCENZO : Seigneur, je vais lui rendre réponse. Il ne s'agit sans doute de rien d'important.... Cet homme est un plébéien, le patron d'une galère, je crois.

LE DOGE : Comment ? n'avez-vous pas dit le patron d'une galère ?... je veux dire un serviteur de l'État ; introduisez-le, il vient peut-être pour les affaires publiques.

Vincenzo s'en va.

LE DOGE *(seul)* : Ce patron peut être sondé ; je veux le questionner? Je sais que le peuple est mécontent ; il a des motifs de l'être depuis la malheureuse journée de Sapienza, où Gênes fut victorieuse : il en a plus sujet encore depuis qu'il n'est rien dans l'État, moins que rien dans la cité, ou simple instrument condamné à servir les nobles plaisirs des patriciens. La paie des troupes est arriérée. Les soldats, amusés par de vaines promesses, murmurent avec aigreur... un espoir de changement les entraînera loin... Ils se paieront avec le pillage... Mais les prêtres ?... Je crains que le clergé ne soit pas pour nous ; il me hait depuis ce jour d'audace où, impatienté des lenteurs de l'évêque de Trévise, je le frappai pour hâter sa marche. Toutefois, on peut le gagner, ou, du moins, le pontife de Rome peut l'être par d'adroites concessions ; mais, avant tout, je dois agir avec célérité ; je suis au soir de ma vie. Si je délivrais Venise et vengeais mes outrages, j'aurais vécu trop longtemps, et j'irais volontiers reposer

l'instant d'après avec mes pères. Si je ne puis contenter ce vœu, je préférerais que soixante années de ma vie octogénaire fussent déjà où elles doivent aller toutes se perdre... Peu m'importe si ce sera bientôt... Plût au ciel que je n'eusse jamais vécu, plutôt que d'être ce que mes tyrans voudraient faire de moi... Consultons-nous. Trois mille hommes de troupes sont postés à...

Vincenzo entre et introduit Israël Bertuccio.

VINCENZO : J'annonce à votre Altesse que le même patron dont je lui ai parlé attend votre bon plaisir pour une audience.

LE DOGE : Sortez, Vincenzo. *(Vincenzo sort.)*... Avancez, que demandez-vous ?

ISRAËL BERTUCCIO : Justice?

LE DOGE : À qui ?

ISRAËL BERTUCCIO : À Dieu et au Doge.

LE DOGE : Hélas, mon ami, vous vous adressez à ceux qui reçoivent à Venise le moins de respect et d'amour... Vous devriez demander justice au Conseil.

ISRAËL BERTUCCIO : Ce serait vainement, car celui qui m'a insulté en fait partie.

LE DOGE : Le sang souille ton visage ; d'où vient ce sang ?

ISRAËL BERTUCCIO : C'est le mien ; ce n'est pas le premier que j'ai versé pour Venise, mais c'est la première fois qu'un Vénitien le fait couler : un noble m'a frappé.

LE DOGE : Vit-il encore ?

ISRAËL BERTUCCIO : Pour peu de temps... J'espérais, j'espère toujours que vous, mon prince, et soldat comme moi, vous vengerez celui à qui les lois de Venise et celle de la discipline ne permettent pas de se défendre... Si je me trompe... je n'en dis pas davantage.

LE DOGE : Mais tu ferais... n'est-ce pas ?

ISRAËL BERTUCCIO : Je suis homme, seigneur.

LE DOGE : Et celui qui t'a frappé l'est comme toi !

ISRAËL BERTUCCIO : Il en porte le nom ; bien plus, c'est un

homme noble... à Venise du moins ; mais, puisqu'il a oublié que je suis homme comme lui...Le ver qu'on foule redresse la tête, et...

LE DOGE : Son nom et sa famille ?

ISRAËL BERTUCCIO : Barbaro.

LE DOGE : Quelle cause ? quel prétexte ?

ISRAËL BERTUCCIO : Je suis le chef de l'arsenal, employé pour le moment à réparer quelques galères maltraitées dans la campagne dernière par les Génois? Ce matin est venu le noble Barbaro, la bouche pleine de reproches parce que nos artisans avaient négligé quelques ordres frivoles de sa maison pour exécuter ceux de l'État. J'ai osé justifier mes hommes... Il a levé la main... Voyez mon sang, c'est la première fois qu'il coule avec déshonneur.

LE DOGE : Avez-vous longtemps servi ?

ISRAËL BERTUCCIO : Assez longtemps pour me rappeler le siège de Zara, et avoir combattu sous le chef qui vainquit les Huns ; celui qui fut mon général est aujourd'hui le doge Faliero.

LE DOGE : Comment ! nous sommes camarades !... Le manteau ducal ne me pare que depuis peu, et tu fus nommé chef de l'arsenal avant mon retour de Rome : voilà pourquoi je ne t'ai pas reconnu... À qui dois-tu ta place ?

ISRAËL BERTUCCIO : Au dernier doge ; je conserve mon ancien commandement comme patron d'une galère : mon nouvel emploi me fut donné en récompense de quelques cicatrices. (Ce fut ainsi que votre prédécesseur daigna s'exprimer.) Je pensais peu que son bienfait me conduirait en suppliant malheureux aux pieds de son successeur, du moins pour une telle cause.

LE DOGE : Es-tu grièvement blessé ?

ISRAËL BERTUCCIO : D'une manière irréparable dans ma propre estime.

LE DOGE : Parle ouvertement, ne crains rien... Outragé comme tu l'es, que ferais-tu pour ta vengeance ?

ISRAËL BERTUCCIO : Ce que je n'ose dire, et que je ferais pourtant.

LE DOGE : Qu'es-tu donc venu faire ici ?

ISRAËL BERTUCCIO : Je suis venu demander justice... parce que mon général est Doge, et ne souffrira point que son soldat soit foulé aux pieds. Si tout autre que Faliero eût été assis sur le trône ducal, ce sang eût été lavé dans d'autre sang.

LE DOGE : Tu es venu me demander justice... à moi, Doge de Venise, et je ne puis te la rendre : je ne puis même l'obtenir... elle m'a été solennellement refusée il n'y a qu'une heure.

ISRAËL BERTUCCIO : Que dit votre Altesse ?

LE DOGE : Steno est condamné à un mois de réclusion.

ISRAËL BERTUCCIO : Quoi ! le même qui osa souiller le trône ducal de ce noir mensonge qui a honteusement retenti à toutes les oreilles dans Venise !

LE DOGE : Ah ! sans doute, il a été répété par l'écho de l'arsenal et s'est mêlé au bruit de l'enclume comme une bonne plaisanterie pour les artisans ; il a été chanté en chœur par la voix des vils esclaves de nos galères, qui se félicitent gaiement de ne pas partager la honteuse confusion du Doge.

ISRAËL BERTUCCIO : Est-il possible ? Un mois d'emprisonnement ! Steno n'a pas été plus sévèrement puni ?

LE DOGE : Tu connais l'offense ; tu sais à cette heure quelle en est la punition, et tu me demandes justice !... Va trouver les Quarante qui ont jugé Michel Steno ; ils prononceront la même peine contre Barbaro, sans doute.

ISRAËL BERTUCCIO : Ah ! si j'osais dire ma pensée !...

LE DOGE : Parle sans feinte ; il n'est plus d'outrages pour mon cœur.

ISRAËL BERTUCCIO : Eh bien ! en un mot, il ne dépend que de vous de punir et d'obtenir vengeance. Je ne parle plus de mon faible outrage ; qu'est-ce qu'un coup, quelque

honteux qu'il soit, qu'est-ce qu'un coup pour un homme tel que moi ? mais je parle de l'infâme insulte faite à votre rang et à votre personne.

LE DOGE : Tu t'exagères mon pouvoir, qui n'est qu'une vaine pompe. Cette toque n'est point la couronne d'un monarque ; ce manteau peut exciter la compassion autant que les haillons d'un mendiant ; bien plus, les haillons d'un mendiant lui appartiennent, et ces vêtements ne sont que prêtés au mannequin qui doit obéir à des ressorts étrangers.

ISRAËL BERTUCCIO : Voudrais-tu être roi ?

LE DOGE : Oui, d'un peuple heureux.

ISRAËL BERTUCCIO : Voudrais-tu être prince souverain de Venise ?

LE DOGE : Oui, si le peuple partageait cette souveraineté, de manière que, ni lui, ni moi, nous ne fussions plus les esclaves de cette hydre aristocratique dont les têtes venimeuses ont soufflé sur nous tous une véritable peste.

ISRAËL BERTUCCIO : Cependant tu naquis et tu as vécu patricien.

LE DOGE : Maudite sois l'heure où je naquis tel ! je dois à ma naissance d'être un Doge outragé ; mais j'ai vécu en soldat, en serviteur de Venise et du peuple, et non du sénat. Leur avantage et ma gloire furent ma récompense. J'ai combattu et versé mon sang ; j'ai combattu et j'ai triomphé ; j'ai fait la paix, ou attisé le feu de la guerre, dans mes ambassades, suivant que l'exigeait l'intérêt de notre patrie. J'ai traversé les terres et les mers pendant plus de soixante ans, toujours fidèle à mes devoirs envers Venise, qui fut mon berceau et celui de mes pères. Revoir encore une fois ces tours chéries s'élevant dans le lointain sur l'azur des lagunes, c'était assez pour prix de mes travaux. Mais ce n'est pour aucune secte, pour aucune faction, que j'ai prodigué mon sang et mes sueurs ! Veux-tu connaître quel était mon but ? demande au pélican pourquoi il s'est déchiré le sein. Si cet oiseau pouvait parler, il te répondrait que c'est pour « tous » ses enfants.

ISRAËL BERTUCCIO : Cependant les nobles t'ont fait Doge

LE DOGE : Oui, ils m'ont fait Doge. Je n'ai point cherché ces chaînes dorées : elles sont venues au-devant de moi à mon retour de Rome. N'ayant jamais refusé jusqu'alors aucuns travaux, aucune charge pour le bien de l'État, je ne refusai point, au déclin de mes jours, le titre le plus noble de tous en apparence, mais le plus vil par tout ce qu'il nous condamne à faire et à souffrir. Je t'en prends toi-même à témoin, toi mon sujet outragé, à qui je ne puis rendre justice, pas plus qu'à moi-même.

ISRAËL BERTUCCIO : Vous la rendrez à l'un et à l'autre si vous le voulez ; et, de plus, vous la rendrez encore à des milliers de citoyens non moins opprimés, qui n'attendent qu'un signal... Voulez-vous le donner ?

LE DOGE : Tu parles par énigmes.

ISRAËL BERTUCCIO : Je m'expliquerai bientôt au péril de ma vie si vous daignez me prêter une oreille attentive.

LE DOGE : Parle.

ISRAËL BERTUCCIO : Toi et moi ne sommes pas les seuls outragés, méprisés et foulés aux pieds ; mais le peuple entier gémit de l'oppression qui l'accable. Les soldats étrangers à la solde du sénat sont mécontents de leurs longs arrérages. Les marins et les soldats vénitiens partagent les sentiments de leurs amis. Quel est celui d'entre eux dont les frères, les enfants, le père , la femme ou la sœur n'ont pas été opprimés ou outragés par les patriciens ? La guerre désespérée contre les Génois qui se continue avec le sang du peuple, et un trésor rempli avec le prix de ses sueurs... la guerre augmente le mécontentement... aujourd'hui même... Mais j'oublie qu'en parlant ainsi je prononce peut-être la sentence de ma mort.

LE DOGE : Après avoir souffert comme tu l'as fait... crains-tu encore la mort ? garde donc le silence, et vis pour être maltraité par ceux mêmes pour qui tu as versé ton sang.

ISRAËL BERTUCCIO : Non, je parlerai à tout hasard ; et si le Doge de Venise se fait délateur, honte et malheur à lui !

car il y perdra plus que moi.

LE DOGE : Ne crains rien du Doge... achève.

ISRAËL BERTUCCIO : Sachez donc qu'il existe une réunion secrète d'hommes liés par un serment fraternel, cœurs fidèles et vaillants, qui ont passé par toutes les chances de la fortune, et qui depuis longtemps gémissent sur les destinées de Venise : ils ont quelque droit de le faire ; l'ayant servie dans tous les climats et délivrée de ses ennemis extérieurs, ils songent à l'affranchir de ceux qui sont dans ses murs ; leur nombre n'est ni trop considérable, ni au-dessous de leur grande entreprise... Ils ont des armes, de l'argent, l'espérance, la fidélité, la constance et le courage.

LE DOGE : Qu'attendent-ils donc ?

ISRAËL BERTUCCIO : L'heure de frapper.

LE DOGE *(à part)* : La cloche de Saint-Marc la sonnera.

ISRAËL BERTUCCIO : J'ai maintenant mis à ta disposition ma vie, mon honneur, toutes mes espérances de ce monde ; mais dans la ferme confiance que des outrages comme les nôtres, qui ont la même cause, produiront une même vengeance. S'il en est ainsi, sois notre chef pour le moment... et plus tard notre souverain.

LE DOGE : Quel est votre nombre ?

ISRAËL BERTUCCIO : Je ne répondrai point à cette question que vous n'ayez répondu à la mienne.

LE DOGE : Comment ! me menaces-tu ?

ISRAËL BERTUCCIO : Non, j’affirme mon intention. Je me suis trahi moi-même ; mais il n’est point de torture dans les puits mystérieux creusés sous votre palais, ni dans les cellules non moins terribles appelées les « toits de plomb », qui puisse arracher de moi le nom d’un seul de mes compagnons. Les possi et les piombi seraient inutiles : ils pourraient faire couler tout mon sang… mais me forcer à la trahison envers les autres, jamais ! Je traverserais le redoutable « pont des Soupirs », joyeux du penser que le dernier des miens serait aussi le dernier que

répéterait l'écho de l'onde maudite qui coule entre les meurtriers et les victimes, et qui baigne la prison et les murs du palais... Je laisserais après moi des âmes qui ne m'oublieraient pas et qui me vengeraient.

LE DOGE : Si tels sont tes projets et ton pouvoir... pourquoi es-tu venu demander ici justice, étant à la veille de te la rendre toi-même ?

ISRAËL BERTUCCIO : Parce que l'homme qui réclame la protection de l'autorité prouve sa confiance et sa soumission, et ne peut guère être soupçonné du projet de vouloir la détruire. Si j'étais resté trop résigné après le coup que j'ai reçu, mon front chagrin et des menaces à demi prononcées m'auraient désigné à l'inquisition des Quarante ; mais une plainte à haute voix, quelle que soit l'aigreur des paroles qui l'expriment, est peu à craindre et excite peu de soupçons ; d'ailleurs j'avais un autre motif.

LE DOGE : Quel était-il ?

ISRAËL BERTUCCIO : J'avais entendu dire que le Doge était irrité de l'acte des Avogadori qui renvoyaient aux Quarante le jugement de Michel Steno. Je vous avais servi et honoré ; je sentais que vous ne seriez point insulté impunément, étant de cette classe d'esprits qui rendent au décuple le bien et le mal. C'était mon désir de vous sonder et de vous pousser à la vengeance. Maintenant vous savez tout...Que mon danger vous prouve que je dis la vérité.

LE DOGE : Tu as beaucoup hasardé ; mais c'est ce que doivent faire tous ceux qui veulent obtenir beaucoup... Je ne puis te répondre qu'une chose... ton secret est en sûreté.

ISRAËL BERTUCCIO : Est-ce là votre unique réponse ?

LE DOGE : À moins que tu ne me confies tout, quelle autre réponse peux-tu exiger ?

ISRAËL BERTUCCIO : Je voudrais que vous eussiez confiance à celui qui vous livre sa vie.

LE DOGE : Il faut que je connaisse vos plans, vos noms ; on peut augmenter votre nombre et mûrir vos projets.

ISRAËL BERTUCCIO : Nous sommes assez nombreux, vous êtes le

seul allié que nous souhaitions.

LE DOGE : Fais-moi connaître vos chefs.

ISRAËL BERTUCCIO : C'est ce que je ferai dès que vous me donnerez une garantie pour le secret que nous vous confierons.

LE DOGE : Où ? et quand ?

ISRAËL BERTUCCIO : Cette nuit je conduirai à votre appartement deux de nos principaux conjurés ; un plus grand nombre ne pourrait y venir sans risque.

LE DOGE : Arrête ! je dois penser à cela... Si j'allais me livrer à vous, et si je sortais du palais...

ISRAËL BERTUCCIO : Vous viendrez seul.

LE DOGE : Mon neveu avec moi.

ISRAËL BERTUCCIO : Non, quand ce serait votre fils...

LE DOGE : Malheureux ! oses-tu nommer mon fils ? Il périt à Sapienza les armes à la main pour cette république ingrate... Ah ! que ne vit-il encore, et que ne suis-je dans la tombe ! ou que n'a-t-il vécu jusqu'à ce que j'y descende ! je n'aurais pas besoin du secours douteux des étrangers.

ISRAËL BERTUCCIO : Il n'est aucun de ces étrangers dont tu doutes qui ne te considère avec les sentiments d'un fils, pourvu que tu leur gardes la foi d'un père.

LE DOGE : Le sort en est jeté ! Où sera le rendez-vous ?

ISRAËL BERTUCCIO : À minuit je serai seul et masqué au lieu qu'il plaira à votre Altesse de me désigner ; je vous y attendrai pour vous conduire à celui où vous recevrez notre hommage et jugerez de nos plans.

LE DOGE : À quelle heure se lève la lune ?

ISRAËL BERTUCCIO : Tard ; mais l'atmosphère est sombre et brumeuse ; le siroco règne.

LE DOGE : À minuit donc, près de l'église où dorment mes pères, et qui porte le double nom des apôtre Jean et Paul, dans l'étroit canal qui est près de ces murs se glissera une

gondole armée d'une seule rame : c'est là que tu seras.

ISRAËL BERTUCCIO : Je n'y manquerai pas.

LE DOGE : Maintenant retire-toi.

ISRAËL BERTUCCIO : J'emporte l'espérance que votre Altesse sera constante dans son grand projet. Prince, je prends congé de vous.

Israël Bertuccio sort.

LE DOGE *(seul)* : À minuit, près l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, où dorment mes nobles aïeux, c'est là que je me rends... Pourquoi ?... afin de tenir conseil, dans les ténèbres, avec de vulgaires conjurés, ligués entre eux pour la ruine de l'État... Et mes pères ne s'élanceront-ils pas des caveaux où furent déposés deux doges qui m'ont précédé, pour m'entraîner avec eux dans la tombe ?... Plût aux cieux qu'ils pussent le faire ! je reposerais, non sans honneur, avec d'honorables ancêtres. Hélas ! je ne dois plus penser à eux, mais à ceux qui m'ont rendu indigne d'un nom aussi glorieux qu'aucun de ceux des consulaires que nous ont laissés les marbres de Rome. Mais je rétablirai ce nom dans son ancien lustre par ma vengeance sur tout ce que Venise renferme de vils citoyens, et par la liberté que je donnerai aux autres ; ou bien je le livrerai à toutes les noires calomnies du temps, qui n'épargne jamais celui qui échoue, mais qui juge les Césars et les Catilina par la véritable pierre de touche du mérite... le succès.

ACTE II

SCÈNE PREMIERE : Appartement dans le palais ducal. ANGIOLINA (femme du Doge), MARIANNA (son amie).

ANGIOLINA : Quelle a été la réponse du Doge ?

MARIANNA : Qu'il était pour l'instant appelé à une conférence ; mais depuis lors elle est terminée. Il n'y a pas longtemps que j'ai vu les sénateurs s'embarquer, et l'on peut apercevoir la dernière gondole glisser au milieu des barques qui couvrent les flots brillants.

ANGIOLINA : Plût au ciel qu'il fût de retour : Il a été depuis peu en proie à de vives inquiétudes, et le temps n'a point dompté son esprit ardent, ni même affaibli son corps, qui semble nourri par une âme si active et si agitée, qu'un autre moins robuste en serait consumé... Le temps n'a que peu de pouvoir sur ses ressentiments et ses chagrins. Il n'est point de ces hommes qui, dans le premier transport de la passion, répandent au-dehors leur courroux ou leur douleur : tout en lui porte un aspect d'éternité ; ses pensées, ses sentiments, ses passions, bonnes ou mauvaises, n'ont rien de la vieillesse, et son front altier ne porte que les cicatrices de l'âme, les pensées de l'âge et non sa décrépitude. Depuis quelque temps il est plus agité que de coutume. Que n'est-il de retour ! car moi seule j'ai quelque influence sur son inquiétude.

MARIANNA : Il est vrai que son Altesse a été grandement offensé par l'affront de Steno, et avec raison ; mais sans doute qu'en ce moment le coupable est condamné à expier son outrage téméraire par un châtiment capable de faire respecter la vertu des femmes et le noble sang des princes.

ANGIOLINA : Ce fut un cruel outrage. Cependant je ne considère point la calomnie en elle-même, mais son effet et la profonde impression qu'elle a produite sur l'âme de Faliero ; Faliero, si fier, si emporté, si sévère... sévère pour tous, excepté pour moi. Je tremble, quand je pense où cela peut aller.

MARIANNA : Assurément le Doge ne peut vous soupçonner.

ANGIOLINA : Me soupçonner ? moi ! Et Steno ne l'a pas osé ! quand il se traîna clandestinement à la clarté de la lune pour écrire son imposture, sa propre conscience lui reprocha son action ; chaque ombre sur les murs le regardait d'un air menaçant pour lui faire honte de sa lâche calomnie.

MARIANNA : Il devrait être puni sévèrement.

ANGIOLINA : Il l'est.

MARIANNA : Quoi ! la sentence est-elle prononcée ? est-il

condamné ?

ANGIOLINA : Je l'ignore ; mais il est dénoncé.

MARIANNA : Et croyez-vous que ce soit assez pour un tel outrage ?

ANGIOLINA : Je ne voudrais pas être juge dans ma propre cause, et je ne sais quel châtiment intérieur peut atteindre l'âme d'un débauché tel que Steno ; mais si ses insultes ne font pas plus d'impression sur l'esprit de ses juges qu'elles n'en ont fait sur le mien, il sera pour toute punition livré à sa confusion ou à son effronterie.

MARIANNA : On doit un sacrifice à la vertu outragée.

ANGIOLINA : Eh ! qu'est donc la vertu si elle a besoin d'une victime, ou s'il faut qu'elle dépende des paroles des hommes ? Brutus mourant dit que la vertu n'était qu'un nom : elle ne serait pas autre chose en effet, si des lèvres mortelles pouvaient la produire ou la détruire.

MARIANNA : Cependant il est mainte épouse sans tache, et fidèle à son époux, qui ressentirait plus vivement l'outrage de cette calomnie ; des dames moins sévères, comme il en est un grand nombre à Venise, réclameraient justice à haute voix, et seraient inexorables.

ANGIOLINA : Cela prouve que c'est le nom de la vertu plutôt que la vertu elle-même qu'elles estiment. Les unes ont trouvé que c'était une tâche difficile de conserver leur honneur, si elles veulent qu'il soit célébré partout ; et celles qui ne l'ont pas conservé recherchent son apparence comme un ornement dont elles sentent le besoin, mais non parce qu'elles le croient nécessaire ; elles vivent dans la pensée des autres, et voudraient paraître vertueuses comme il faut qu'elles paraissent belles.

MARIANNA : Vous avez d'étranges idées pour une épouse patricienne.

ANGIOLINA : C'étaient les idées de mon père, et le seul héritage qu'il m'ait laissé avec son nom.

MARIANNA : De quel héritage auriez-vous besoin, femme d'un prince... du chef de la république ?

ANGIOLINA : Je n'en aurais pas cherché, n'eussé-je été que la femme d'un vassal ; mais je n'en éprouve pas moins l'amour et la reconnaissance dus à mon père pour avoir donné ma main à son ancien et fidèle ami le comte Val di Marino, notre Doge actuel.

MARIANNA : Et avec votre main a-t-il donné votre cœur ?

ANGIOLINA : Il n'eût pas donné l'une sans l'autre.

MARIANNA : Cependant la disproportion de votre âge avec celui de votre époux, et permettez-moi d'ajouter le peu de conformité de vos caractères, voilà de quoi faire douter qu'une telle union pût vous rendre constamment heureuse et sage.

ANGIOLINA : Le monde n'a que des pensées mondaines ; mon cœur a été fidèle à ses devoirs, qui sont nombreux, mais jamais difficiles.

MARIANNA : Et l'aimez-vous ?

ANGIOLINA : J'aime toutes les nobles qualités qui méritent notre amour ; et j'aimais mon père, qui, le premier m'apprit à reconnaître ce que nous devons aimer dans les autres, et à réprimer tout penchant indigne de nous. Il donna ma main à Faliero. Il savait qu'il était noble, brave, généreux, richement doué de toutes les qualités d'un soldat, d'un citoyen, et d'un ami ; je l'ai trouvé tel que mon père l'avait peint : ses défauts sont ceux des âmes fières habituées au commandement , trop d'orgueil et ces passions violentes qu'ont entretenues en lui la conduite des patriciens et une vie passée au milieu des orages du gouvernement et de la guerre... passions exaltées encore par un vif sentiment d'honneur qui devient un devoir jusqu'à un certain degré, mais qui n'est plus un vice quand il est porté trop loin ; et je crains bien qu'il en soit ainsi pour Faliero. Il a toujours été emporté depuis sa jeunesse ; mais ce défaut a été racheté par tant de grandeur d'âme, que la plus prudente des républiques lui a conféré toutes ses principales charges, depuis son premier combat jusqu'à sa dernière ambassade, où la dignité de doge lui fut envoyée au moment de son retour.

MARIANNA : Mais, avant ce mariage, votre cœur n'avait-il jamais palpité pour aucun noble vénitien, dont la jeunesse vous eût offert un époux plus assorti ; ou, depuis lors, n'en avez-vous jamais vu qui pourrait prétendre à la main de la fille de Lorédan, si elle était encore à donner ?

ANGIOLINA : J'ai répondu à votre première question en vous disant que j'avais accepté un époux.

MARIANNA : Et la seconde ?

ANGIOLINA : N'a pas besoin de réponse.

MARIANNA : Je vous demande pardon, je vous ai offensée.

ANGIOLINA : Je ne suis pas offensée, mais surprise : j'ignorais que le cœur d'une épouse pût se permettre de songer à ce qu'il pourrait choisir après que son choix est fait.

MARIANNA : C'est le premier choix qui trop souvent fait penser qu'on pourrait mieux choisir si on pouvait l'annuler.

ANGIOLINA : Cela peut être ; ces pensées m'étaient inconnues.

MARIANNA : Voici le Doge... Dois-je me retirer ?

ANGIOLINA : Peut-être ferez-vous bien de me quitter. Il semble absorbé dans ses réflexions. Qu'il a l'air pensif !

Marianna sort. Le Doge entre avec Pietro.

LE DOGE *(rêvant)* : Il y a dans l'arsenal un certain Philippe Calendaro, qui est à la tête de quatre-vingts hommes, et qui d'ailleurs possède une grande influence sur l'esprit de ses camarades. On dit que cet homme est déterminé, populaire, prompt, hardi, et cependant discret : il serait à propos de le gagner. Il faut espérer qu'Israël Bertuccio s'est assuré de lui ; mais...

PIETRO : Seigneur, pardonnez-moi d'interrompre vos méditations. Le sénateur Bertuccio, votre neveu, m'a chargé de vous suivre et de vous prier de lui fixer une heure à laquelle il puisse s'entretenir avec vous.

LE DOGE : Au coucher du soleil... Attends un moment... que j'y songe... Dis-lui de venir à la seconde heure de la nuit.

Pietro sort.

ANGIOLINA : Seigneur...

LE DOGE : Ma chère enfant, pardonnez-moi... pourquoi tant tarder de vous approcher de moi ?... Je ne vous voyais pas.

ANGIOLINA : Vous étiez plongé dans vos réflexions, et celui qui vient de vous quitter pouvait avoir un message important de la part du sénat.

LE DOGE : Du sénat !

ANGIOLINA : Je n'aurais pas voulu l'interrompre pendant qu'il remplissait son devoir et celui du sénat.

LE DOGE : Le devoir du sénat ! Vous vous trompez, c'est nous qui avons des devoirs à remplir envers le sénat.

ANGIOLINA : Je croyais que le Doge était le maître à Venise.

LE DOGE : Il le sera... Mais laissons cela. Choisissons un entretien plus gai : comment vous trouvez-vous ? êtes-vous sortie ? Le jour est sombre ; mais le calme des vagues favorise la rame légère du gondolier. Avez-vous vu ce matin vos amies ? ou avez-vous préféré rester seule pour faire de la musique ? Est-il quelque chose que vous désiriez, que le faible pouvoir laissé au Doge puisse vous procurer ? Par quelle magnificence, par quels plaisirs puis-je contenter votre cœur et le dédommager de tant d'heures d'ennui passées avec un vieillard consumé de soucis ? parlez, vous serez satisfaite.

ANGIOLINA : Vous êtes toujours plein de bontés pour moi ; je n'ai rien à désirer ni à demander, si ce n'est de vous voir plus calme et plus souvent.

LE DOGE : Plus calme ?

ANGIOLINA : Oui, plus calme, monseigneur... Ah ! pourquoi vous éloignez-vous ? pourquoi marchez-vous seul à grands pas, et laissez-vous voir sur votre visage des émotions qui ne trahissent pas tout ce qui les fait naître, mais qui en disent encore trop ?

LE DOGE : Qui en disent trop ?... Eh quoi ?... que voit-on sur mon visage ?

ANGIOLINA : Un cœur inquiet et agité.

LE DOGE : Ce n'est rien, ma fille ; vous savez que des soucis journaliers accablent tous ceux qui gouvernent cette république précaire, tantôt attaquée par les Génois au dehors, et tantôt par ses propres citoyens mécontents... C'est là ce qui me rend plus pensif et moins tranquille que de coutume.

ANGIOLINA : Cependant ces soucis ont toujours existé, et jamais je ne vous avais vu comme vous êtes ces jours-ci. Pardonnez-moi ; il y a dans votre cœur quelque chose de plus que le souci de vos fonctions publiques. Une longue habitude et des talents comme les vôtres vous les ont rendues légères, et vous en ont même fait un besoin pour préserver votre âme de la stagnation. Ce ne sont point des voisins hostiles ni d'autres périls qui peuvent vous alarmer, vous qui avez essuyé tous les orages, sans jamais succomber ; vous qui êtes parvenu au faîte du pouvoir, sans jamais chanceler en route ; vous qui, monté si haut, pouvez encore fixer vos regards au-dessous de vous, sans être ébloui. Les galères de Gênes seraient dans le port, la guerre civile exercerait ses fureurs dans la place de Saint-Marc, que vous ne seriez point ébranlé ; mais vous tomberiez comme vous vous êtes élevé, avec un front inaltérable... Vos sentiments actuels sont d'une autre espèce ; quelque chose a ému votre orgueil plutôt que votre patriotisme.

LE DOGE : L'orgueil, Angiolina ? hélas ! on ne m'en a pas laissé.

ANGIOLINA : Oui, le même péché qui perdit les anges est celui qui s'empare le plus aisément des mortels qui approchent le plus des anges. Les lâches ne sont que vains ; un grand cœur se laisse aller à l'orgueil.

LE DOGE : J'avais dans le fond de mon âme l'orgueil de l'honneur... de votre honneur ; mais changeons de discours.

ANGIOLINA : Non ! j'ai toujours éprouvé vos bontés dans vos moments fortunés ; ne me repoussez pas dans vos chagrins... S'il s'agissait des affaires de l'État, vous savez que je n'ai jamais cherché et que je ne chercherai jamais à

vous arracher une parole ; mais sentant que votre peine vous est particulière, il m'appartient de l'adoucir, ou de la partager... Depuis le jour que la calomnie de Steno a troublé votre repos, vous êtes bien changé, et je voudrais parvenir à vous rendre votre tranquillité.

LE DOGE : Mon ancienne tranquillité !... Connaissez-vous le jugement prononcé contre Steno ?

ANGIOLINA : Non.

LE DOGE : Un mois de réclusion.

ANGIOLINA : N'est-ce pas assez ?

LE DOGE : Assez !... oui, pour un esclave ivre qui murmure contre le fouet de son maître ; mais non pour un lâche imposteur, qui flétrit froidement l'honneur d'un prince et celui de son épouse, jusque sur le trône où il exerce sa puissance.

ANGIOLINA : Il me semble assez puni par la conviction de son imposture, lui un patricien ! tout autre châtiment serait léger en comparaison de la perte de son honneur.

LE DOGE : De tels hommes n'ont pas d'honneur : ils n'ont que leur vie, et leur vie est épargnée.

ANGIOLINA : Vous n'eussiez pas voulu qu'il fût puni de mort ?

LE DOGE : À présent, non... Puisqu'il vit encore, qu'il vive aussi longtemps qu'il pourra. Il a cessé de mériter la mort. L'absolution du coupable a condamné ses juges ; car à cette heure le crime est à eux.

ANGIOLINA : Oh ! si cet insolent calomniateur avait répandu son sang en punition de son absurde libelle, à dater de ce moment mon cœur n'eût plus connu ni joie ni sommeil paisible.

LE DOGE : La loi du ciel n'a-t-elle pas dit que le sang payait pour le sang ? Celui qui le souille est plus homicide que celui qui le verse. Est-ce la douleur des coups ou la honte qu'ils causent qui appelle une vengeance mortelle sur celui qui nous frappe ? Les lois humaines ne disent-elles pas que l'honneur se rachète par le sang ? bien plus, il est encore le prix du larcin d'un peu d'or. Les lois des nations ne

font-elles pas couler le sang pour la trahison ? N'est-ce donc rien d'avoir empoisonné le sang de ces veines ? N'est-ce donc rien d'avoir souillé votre nom et le mien, les plus nobles noms de Venise ? N'est-ce donc rien d'avoir exposé un prince au mépris de son peuple ? d'avoir manqué au respect que le monde accorde à la jeunesse dans la femme et à la vieillesse dans l'homme, à la vertu dans votre sexe et à la dignité dans le nôtre ?... Mais qu'ils y pensent ceux qui l'ont absous !

ANGIOLINA : Le ciel nous ordonne de pardonner à nos ennemis.

LE DOGE : Le ciel pardonne-t-il aux siens ? Satan est-il sauvé de la colère éternelle ?

ANGIOLINA : Cessez ce discours effrayant, le ciel vous pardonnera à vous et à vos ennemis.

LE DOGE : Ainsi soit-il, que le ciel leur pardonne.

ANGIOLINA : Et ne leur pardonnerez-vous pas ?

LE DOGE : Oui, quand ils seront dans le ciel.

ANGIOLINA : Et jusque là non ?

LE DOGE : Qu'importe mon pardon, le pardon d'un vieillard miné par les ans, abreuvé d'insultes et de mépris ! Qu'importe mon pardon ou mon ressentiment ! l'un et l'autre seraient inutiles... j'ai trop vécu... Mais changeons d'entretien... Mon enfant, épouse outragée, fille de Lorédan ! il pensait peu ce père si brave, si loyal, qu'en t'unissant à son ami il te livrait à la honte... hélas ! à la honte sans crime, car tu es innocente... Si tu avais eu un tout autre époux que le Doge, cette calomnie, ce blasphème n'eût jamais tombé sur toi. Si jeune, si belle, si pure, essuyer cet affront et n'être pas vengée !

ANGIOLINA : Je suis assez vengée, car vous m'aimez toujours, vous me conservez votre confiance et votre estime. Tous les hommes savent que vous êtes juste et que je suis fidèle. Que pourrais-je demander, que pourriez-vous exiger de plus ?

LE DOGE : C'est bien ; et peut-être tout ira-t-il mieux encore ; mais, quoi qu'il arrive, daigne respecter du moins ma

mémoire.

ANGIOLINA : Que voulez-vous dire ?

LE DOGE : Il n'importe... Mais je voudrais, quelque chose que les autres pensent de moi, que tu me respectasses maintenant, et quand je serai dans ma tombe.

ANGIOLINA : Pourquoi en douteriez-vous ? Ai-je jamais manqué au respect que je vous dois ?

LE DOGE : Viens ici, ma fille. Je veux te parler un moment. Ton père fut mon ami ; la fortune, inégale dans ses faveurs, l'avait rendu mon débiteur pour quelques légers services qui resserrent les liens des hommes vertueux. Lorsque, affligé de sa dernière maladie, il désira notre hymen, ce ne fut point pour s'acquitter envers moi : il l'avait déjà fait depuis longtemps par son amitié loyale. Son but était de déposer sa fille orpheline à l'abri des périls qui, dans cette ville infestée de vices, entourent une jeune fille seule et sans dot. Je ne pensais pas comme lui, mais je ne voulus point contrarier la pensée qui le consolait sur son lit de mort.

ANGIOLINA : Je n'ai point oublié la noblesse avec laquelle vous me dîtes de vous déclarer si mon jeune cœur n'avait point d'inclination qui aurait pu me rendre plus heureuse ; je n'ai point oublié l'offre que vous me fîtes de me donner une dot égale à celle de la plus riche héritière de Venise, et de renoncer à tous les droits que vous laissaient les dernières volontés de mon père.

LE DOGE : Ainsi donc ce ne fut point le vil caprice d'une vieillesse extravagante, ni la sensualité trompeuse d'un cœur épuisé, qui me firent souhaiter une beauté virginale et une jeune épouse. Dans mon ardente jeunesse j'avais dompté de telles passions ; et mon âge avancé est exempt de cette lèpre de luxure qui souille les dernières années des hommes vicieux, et leur fait épuiser jusqu'à la lie la coupe des plaisirs ; il en est qui achètent par un mariage une jeune victime trop pauvre pour refuser un état honnête ; et trop sensible pour ne pas connaître tout son malheur... Notre hymen ne fut pas de cette espèce ; vous reçûtes de moi la liberté de choisir, et pour réponse vous

voulûtes obéir au choix de votre père.

ANGIOLINA : Oui, je l'ai voulu à la face du ciel et de la terre ; je n'ai jamais eu de regret pour moi, mais quelquefois pour vous, en songeant à vos dernières inquiétudes.

LE DOGE : Je savais que mon cœur ne vous traiterait jamais avec dureté : je savais que mes jours ne vous importuneraient pas longtemps : et, après mon trépas, la fille de mon ancien ami, sa vertueuse fille, libre de nouveau dans son choix, plus riche et plus mûre de raison, dans la fleur de l'âge, plus en état de choisir après quelques années d'épreuves, héritière du nom et des biens d'un prince, et, pour prix de son indulgence envers un vieillard pendant quelques étés, à l'abri des chicanes des lois et du pouvoir d'une famille jalouse, la fille de mon meilleur ami pourrait encore user de ses droits, trouver un époux dont l'âge fût plus assorti avec le sien, et un cœur digne de sa fidélité.

ANGIOLINA : Seigneur, pour remplir tous mes devoirs et me montrer la vertueuse épouse de celui qui possède ma main, je n'ai écouté que mon cœur et le désir de mon père, rendu sacré par ses dernières paroles : une espérance ambitieuse ne troubla jamais mes songes ; et, si l'heure dont vous parlez arrivait, je saurais le prouver.

LE DOGE : Je vous crois, et je connais votre vertu ; car l'amour, cet amour romanesque dont l'illusion me fut révélée dans ma jeunesse, et que je ne vis jamais durable, mais souvent fatal, cet amour n'eût pas été un attrait pour moi dans l'âge de mes passions et ne le serait pas davantage aujourd'hui s'il existait. Mais j'attendais de vous le respect et les tendres égards que pouvait exiger une amitié sincère et une franche complaisance à tous vos désirs ; reconnaissant de vos vertus, ma surveillance inaperçue couvrait de son ombre ces légères faiblesses auxquelles la jeunesse est soumise ; sans jamais vous en reprendre ouvertement, elle vous en détournait peu à peu, afin que votre changement semblât l'effet de votre choix. J'étais fier, non de votre beauté, mais de votre conduite... ma confiance, une tendresse patriarcale plutôt qu'un aveugle

hommage, tels étaient les titres que je croyais avoir à votre estime.

ANGIOLINA : Vous l'avez toujours eu.

LE DOGE : Je le pense. Quant à la différence de nos années, vous la connaissiez quand vous pouviez choisir, et vous m'avez choisi. Ma confiance n'était point inspirée par mes qualités ; elles n'auraient pas suffi pour l'inspirer, non plus que les dons extérieurs de la nature, quand j'aurais été à mon vingt-cinquième printemps... J'avais confiance au sang de Lorédan qui coulait dans vos veines, à l'âme que Dieu vous donna... aux maximes que vous recommanda votre père... à votre croyance au ciel... à vos douces vertus, à votre fidélité et à votre honneur, le plus sûr garant du mien.

ANGIOLINA : Vous avez bien fait... Je vous remercie de cette confiance. Je n'ai jamais cessé un moment de vous en honorer davantage.

LE DOGE : L'honneur affermi par de sages préceptes est le rempart de la foi conjugale. S'il n'existe pas... des pensées frivoles et la vanité des plaisirs du monde se glissent dans le cœur. Si des désirs sensuels le bouleversent, je sais bien qu'il serait inutile à l'homme de chercher la vertu dans un sang infecté, quand celle à qui il s'est uni l'aurait d'ailleurs préféré à tout. Une vivante image du dieu des poètes avec toute la beauté qu'il doit au ciseau de l'artiste, ou le demi-dieu Alcide dans la majesté de ses formes divines, ne suffiraient pas pour enchaîner un cœur où la vertu n'est pas. C'est la persévérance qui la donne et l'éprouve. Le vice ne peut se fixer, la vertu ne peut changer... La femme une fois tombée fera sans cesse de nouvelles chutes. Le vice cherche la variété, tandis que la vertu reste immobile comme le soleil, et tout ce qui tourne autour d'elle en reçoit la vie, la lumière et l'éclat.

ANGIOLINA : Vous qui jugez si bien cette vertu dans les autres (je vous prie de m'excuser, seigneur), pourquoi cédez-vous à la plus fatale des passions ? pourquoi troublez-vous vos augustes pensées par une haine aussi insatiable contre un être tel que Steno ?

LE DOGE : Vous ne me comprenez pas. Ce n'est pas Steno qui m'irrite ; si ce n'était que lui, il aurait... Mais oublions cela.

ANGIOLINA : Quel est donc le motif qui vous émeut si profondément ?

LE DOGE : La majesté violée de Venise, insultée à la fois dans son prince et dans ses lois.

ANGIOLINA : Hélas ! pourquoi vouloir le considérer ainsi ?

LE DOGE : J'y ai pensé jusqu'à... Mais revenons à ce que je disais... Après toutes ces réflexions, je vous épousai... Le monde alors me rendit justice sur le motif, et ma conduite prouva qu'il me jugeait bien, tandis que la vôtre était digne de tous les éloges. Vous étiez libre... Vous receviez les respects et les égards de votre époux et de sa famille. Issue de ceux qui créaient des princes dans Venise, et qui renversaient les princes étrangers de leurs trônes, vous paraissiez en tout digne d'être la première de nos femmes.

ANGIOLINA : Où voulez-vous en venir ?

LE DOGE : Nous y voici... Le souffle empoisonné d'un lâche pourra tout détruire... Un vil citoyen, que son impudence, au milieu de notre plus grande fête, me força de faire sortir pour lui apprendre à se conduire dans le palais ducal, un misérable comme lui pourra laisser sur le mur le venin de son cœur gonflé de dépit, qui deviendra une peste générale !... L'innocence de la femme, l'honneur de l'homme, ne seront plus qu'un vain mot ! Le traître, après avoir insulté la modestie virginale par un affront fait publiquement à vos suivantes, au milieu des plus nobles dames de Venise, le traître se vengera de sa juste expulsion, en noircissant l'épouse de son souverain ; et il sera absous par ses pairs, qui vantent leur intégrité !

ANGIOLINA : Mais il a été condamné à la prison.

LE DOGE : Ce serait acquitter un homme tel que lui que de le plonger dans un cachot, et c'est dans un palais qu'il passera le mois de sa prison prétendue... J'ai assez parlé de lui, je veux terminer avec vous.

ANGIOLINA : Avec moi, seigneur ?

LE DOGE : Oui, Angiolina... Ne soyez pas surprise : je me suis livré à ces idées jusqu'à ce que j'aie senti que ma vie pouvait être longue, et je voudrais que vous suivissiez avec respect mes intentions exprimées dans cet écrit... (Il lui remet un papier.) Ne craignez rien, tout est pour votre avantage ; lisez-le au jour et à l'heure convenables.

ANGIOLINA : Seigneur, pendant votre vie et après votre mort, vous serez toujours honoré par moi ; mais puissent vos jours être nombreux encore... et plus heureux qu'aujourd'hui ! Cette colère s'apaisera, vous redeviendrez calme, ce que vous deviez être, ce que vous fûtes.

LE DOGE : Je serai ce que je dois être, ou rien ; mais jamais, oh ! jamais la douce paix de l'âme ne versera ses heureux rayons sur le peu de jours ou d'heures qui sont encore réservés à la triste vieillesse de Faliero. Jamais ces ombres que laisse le souvenir d'une vie qui ne fut ni mal employée, ni sans gloire, n'adouciront les dernières heures du déclin de ma vie, pour me préparer au long sommeil de la tombe. Il ne me restait que peu de chose à demander et à espérer, si ce n'est le respect dû au sang que j'ai versé, à mes sueurs et aux fatigues de l'âme que j'ai bravées pour la gloire de ma patrie... comme son serviteur... son serviteur, quoique son chef. J'aurais été rejoindre mes pères avec un nom sans tâche comme le leur ; mais voilà ce qui m'est refusé... Que ne suis-je mort à Zara !

ANGIOLINA : C'est à Zara que vous sauvâtes la république : vivez donc pour la sauver encore ; un seul jour, un autre jour comme celui-là serait le meilleur reproche à leur faire et la seule vengeance digne de vous.

LE DOGE : Un jour semblable ne luit qu'une fois dans un siècle ; ma vie n'a point atteint un siècle, et c'est assez que la fortune m'ait accordé une fois ce qu'un heureux citoyen peut à peine obtenir au bout d'un grand nombre d'années. Mais pourquoi parlé-je ainsi ? Venise a oublié ce jour... Pourquoi donc m'en souviendrais-je ?... Adieu, tendre Angiolina ! il faut que je me retire dans mon cabinet... J'ai encore beaucoup à faire... et l'heure court à grands

pas.

ANGIOLINA : Rappelez-vous ce que vous avez été.

LE DOGE : Ce serait en vain : le souvenir du bonheur n'est plus un bonheur, quand le souvenir du chagrin est encore un chagrin.

ANGIOLINA : Du moins, quelque chose qui vous presse, je vous supplie de prendre quelque intervalle de repos ; votre sommeil a été si agité pendant plusieurs nuits, que le réveil eût été un bienfait pour vous ; mais j'espérais que la nature dompterait enfin ces pensées qui troublaient si cruellement vos nuits. Une heure de sommeil vous rendra à vos travaux avec des idées et des forces nouvelles.

LE DOGE : Je ne puis dormir... je ne le devrais pas... si je le pouvais !... Jamais je n'eus tant de motifs, pour prolonger mes veilles. Encore quelques jours... oui, encore quelques jours et quelques nuits d'agitation, et je dormirai profondément... mais où ?... n'importe. Adieu, mon Angiolina.

ANGIOLINA : Permettez-moi de rester avec vous un instant... encore un seul instant ; je ne puis vous laisser ainsi.

LE DOGE : Viens donc, ma tendre fille... Pardonne-moi, tu naquis pour un sort plus heureux que celui que tu partages avec moi. Ma fortune devient plus sombre à l'approche de cette profonde vallée, où la mort est assise enveloppée de vastes ténèbres qui s'étendent sur tout. Quand j'aurai cessé d'être... et peut-être ce sera plus tôt que mes années ne l'annoncent ; car je sens au dedans de mon cœur, sur ma tête et autour de moi, une agitation qui peuplera les tombeaux de cette cité d'autant de victimes que la guerre ou la peste... quand je ne serai plus rien, que mon nom soit prononcé par tes douces lèvres, que ta pensée accorde un souvenir à ce que je fus. Je ne veux point de pleurs, je ne te demande qu'un souvenir... Allons ! ma fille... le temps presse.

Ils sortent.

SCÈNE II : Un lieu écarté près de l'arsenal. ISRAËL

BERTUCCIO et PHILIPPE CALENDARO.

CALENDARO : Eh bien ! Israël, quel succès a obtenu ta plainte ?

ISRAËL BERTUCCIO : Un succès très heureux.

CALENDARO : Est-il possible ? sera-t-il donc puni ?

ISRAËL BERTUCCIO : Oui.

CALENDARO : Comment ? par une amende ou la prison ?

ISRAËL BERTUCCIO : Par la mort.

CALENDARO : Ou tu rêves, ou tu songes à te venger de ta propre main, selon mon conseil.

ISRAËL BERTUCCIO : Oui, et, pour me venger d'un seul homme, j'abandonnerais la grande vengeance que nous méditons pour Venise ? je changerais une vie d'espérance contre une vie d'exil? j'écraserais un scorpion, et je laisserais en proie à mille autres mes amis, ma famille et mes concitoyens ? Non, Calendaro ; en expiation de ce sang qui a coulé avec honte, je verserai tout celui de l'homme qui m'a outragé. Mais j'en verserai d'autre encore. Nous ne frapperons pas seulement pour des griefs particuliers : de tels motifs suffisent aux passions égoïstes et aux hommes violents ; mais ils sont indignes d'un tyrannicide.

CALENDARO : Tu as plus de patience que je ne me soucie d'en montrer. Si j'avais été témoin de l'outrage que tu reçus de Barbaro, je l'aurais tué ou je serais mort moi-même dans l'inutile effort de contenir ma rage.

ISRAËL BERTUCCIO : Dieu merci, tu n'y étais pas... autrement tout eût été perdu ; et comme les choses se sont passées, notre cause est encore prospère.

CALENDARO : Tu as vu le Doge... qu'a-t-il répondu ?

ISRAËL BERTUCCIO : Qu'il n'y avait aucun châtiment pour des hommes tels que Barbaro.

CALENDARO : Je t'avais prévenu qu'il était inutile d'en attendre justice.

ISRAËL BERTUCCIO : Du moins j'ai endormi le soupçon en montrant de la confiance ; si je m'étais contraint, il n'est point de sbire qui n'eût tenu l'œil ouvert sur moi, comme

pouvant méditer une vengeance secrète.

CALENDARO : Mais pourquoi ne t'es-tu pas adressé au Conseil ? Le Doge n'est qu'un mannequin, qui peut à peine obtenir justice pour lui-même : pourquoi t'adresser à lui ?

ISRAËL BERTUCCIO : Tu le sauras plus tard.

CALENDARO : Pourquoi pas maintenant ?

ISRAËL BERTUCCIO : Attends jusqu'à minuit... Prends tes listes et dis à nos amis de se préparer ; que tous soient prêts à frapper le grand coup, peut-être dans quelques heures : nous avons longtemps attendu un moment propice ; ce moment sera marqué peut-être par l'aurore de demain ; de plus grands retards pourraient doubler nos dangers. Fais en sorte que tous soient exacts au rendez-vous, et tous armés, excepté ceux des seize qui resteront au milieu des troupes pour attendre le signal.

CALENDARO : Ces paroles heureuses ont répandu une nouvelle vie dans mon cœur. Je suis dégoûté de nos conseils prolongés. Les jours succédaient aux jours, et ne faisaient qu'ajouter d'autres anneaux à notre chaîne, ou un nouvel affront pour nous ou pour nos frères, qui augmentaient la force et l'orgueil de nos tyrans... Agissons. Je me soucie peu du résultat ; que ce soit la mort ou la liberté, je suis fatigué de ne trouver ni l'un ni l'autre.

ISRAËL BERTUCCIO : Nous serons libres dans la vie ou dans le trépas. La tombe n'a point de chaînes. As-tu préparé toutes les listes, et les seize compagnies sont-elles portées au nombre complet de soixante ?

CALENDARO : Toutes, excepté deux qui ont vingt-cinq hommes de moins.

ISRAËL BERTUCCIO : Peu importe, nous pouvons nous en passer. Quelles sont ces deux compagnies ?

CALENDARO : Celles de Bertram et du vieux Soranzo, qui tous deux semblent moins zélés que nous dans notre cause.

ISRAËL BERTUCCIO : Ton caractère ardent te fait regarder comme froids tous ceux qui ne sont pas ennemis du repos ; mais il existe dans les esprits concentrés autant

d'audace que dans ceux qu'inspire une vengeance plus bruyante... ne te méfie pas d'eux.

CALENDARO : Je ne me méfie pas de Soranzo ; mais il y a dans Bertram une hésitation et une sensibilité fatales à une entreprise telle que la nôtre. J'ai vu cet homme pleurer comme un enfant sur l'infortune des autres, et oublier la sienne quoique plus grande. Dans une querelle récente, je l'ai vu pâlir à la vue du sang, quoique ce fût celui d'un lâche.

ISRAËL BERTUCCIO :Les vrais braves ont le cœur tendre ; ils versent facilement des larmes, et gémissent de ce que le devoir exige d'eux. Il y a longtemps que je connais Bertram, il n'est point d'âme plus remplie d'honneur.

CALENDARO : C'est possible : je crains moins sa trahison que sa faiblesse... Cependant, comme il n'a ni maîtresse ni femme pour influencer son esprit, il peut résister à l'épreuve. Il est bien heureux qu'il soit orphelin, sans autres amis que nous : une femme et un enfant l'auraient rendu moins résolu qu'eux-mêmes.

ISRAËL BERTUCCIO : De tels liens ne sont rien pour les hommes appelés aux grandes destinées qui purifient les républiques corrompues ; nous devons oublier tous les sentiments, excepté un seul... Nous devons renoncer à toutes les passions qui contrarieraient notre entreprise ; nous ne devons connaître que notre patrie, et regarder la mort comme glorieuse, afin que notre sacrifice s'élève jusqu'au ciel, et le rende éternellement propice à la liberté.

CALENDARO : Mais si nous échouons ?

ISRAËL BERTUCCIO : Ils n'échouent jamais ceux qui meurent pour une grande cause : l'échafaud peut s'imbiber de leur sang ; leur tête peut roulez sur la terre, leurs membres être exposés aux portes des villes, aux murailles des châteaux, mais leur âme sera immortelle. En vain les années s'écoulent, et d'autres subissent la même destinée, ils ne font qu'augmenter les pensées profondes qui triomphent enfin et conduisent le monde à la liberté. Que serions-nous si Brutus n'avait pas vécu ? Il mourut en

délivrant Rome ; mais il laissa après lui une leçon éternelle, un nom glorieux et une âme qui se multiplie dans la suite des siècles, quand les méchants acquièrent la puissance et qu'un État devient servile. Brutus et ses amis furent surnommés "les derniers des Romains". Soyons les premiers des véritables Vénitiens, issus de l'antique Rome.

CALENDARO : Nos pères n'ont pas fui devant Attila dans ces îles où des palais se sont élevés sur des rivages arrachés à l'Océan ; ils n'ont pas fui pour reconnaître à sa place un millier de despotes. Mieux vaudrait fléchir sous les Huns et appeler un maître tartare que de tolérer nos oppresseurs. Attila du moins fut un homme, et se servit de son épée comme d'un sceptre ; ces vils patriciens commandent nos glaives, et nous gouvernent avec un mot comme par un charme.

ISRAËL BERTUCCIO : Ce charme sera bientôt détruit. Tu dis que tout est prêt ; je n'ai pas fait aujourd'hui ma tournée accoutumée ; tu sais pourquoi ; mais ta vigilance a bien suppléé la mienne. Les ordres récents de redoubler nos travaux pour réparer les galères ont servi de prétexte pour introduire plusieurs des nôtres dans l'arsenal, comme de nouveaux artificiers, ou des recrues faites à la hâte pour compléter les équipages de la flotte... Sont-ils tous munis d'armes ?

CALENDARO : Oui, tous ceux à qui j'ai cru pouvoir confier le secret. Il en est quelques uns qu'il est prudent de tenir dans l'ignorance, jusqu'au moment de frapper. Nous les armerons quand, dans le tumulte et l'agitation de cette heure marquée, ils n'auront pas le temps de réfléchir, et se livreront à ceux qui voudront les entraîner.

ISRAËL BERTUCCIO : Je t'approuve... As-tu bien remarqué tous ceux dont tu me parles ?

CALENDARO : J'en ai remarqué la plupart, et j'ai recommandé aux autres chefs d'avoir la même précaution dans leurs compagnies ; je crois que nous sommes assez nombreux pour rendre l'entreprise sûre, si elle a lieu demain ; mais, jusqu'à ce qu'elle commence, chaque heure est féconde en périls.

ISRAËL BERTUCCIO : Que les Seize se rassemblent à l'heure accoutumée, excepté Soranzo, Nicoletto Blondo et Marco Giuda, qui resteront à leur poste dans l'arsenal, et se tiendront tout prêts en attendant le signal dont nous conviendrons.

CALENDARO : Nous n'y manquerons pas.

ISRAËL BERTUCCIO : Que les autres viennent, j'ai un étranger à leur présenter.

CALENDARO : Un étranger ? connaît-il le secret ?

ISRAËL BERTUCCIO : Oui.

CALENDARO : Et tu as osé risqué la vie de tes amis pour une téméraire confiance en un homme que nous ne connaissons pas ?

ISRAËL BERTUCCIO : Je n'ai risqué d'autre vie que la mienne... sois-en certain. Celui que je veux vous présenter est un homme dont le secours peut rendre notre succès encore plus assuré. S'il s'y refuse, il n'en est pas moins en notre pouvoir. Il vient seul avec moi, et ne peut nous échapper ; mais il ne reculera pas.

CALENDARO : C'est ce dont je ne puis juger avant de le connaître. Est-il de notre classe ?

ISRAËL BERTUCCIO : Oui, par ses sentiments, quoique ce soit un fils de la grandeur. C'est un homme capable d'occuper un trône ou d'en renverser un... Il a fait de grandes choses et vu de grands changements. Ce n'est point un tyran ; brave dans la guerre et sage dans les conseils ; naturellement noble quoique fier, emporté et prudent toutefois, mais tellement plein de certaines passions, que, s'il est irrité et déçu comme il l'a été dans ses affections les plus tendres, il n'y eut jamais de furie semblable à celle qui lui déchire le sein de ses mains brûlantes, jusqu'à ce qu'il devienne capable de tout pour se venger. Ajoutons encore qu'il aime la liberté, qu'il voit que le peuple est sous un joug oppresseur, et qu'il partage ses souffrances ; enfin, tout compensé, nous avons besoin d'hommes tels que lui, et de tels hommes ont besoin de nous.

CALENDARO : Et quel rôle veux-tu qu'il joue avec nous ?

ISRAËL BERTUCCIO : Peut-être celui de notre chef.

CALENDARO : Quoi ! tu lui céderais ton propre commandement ?

ISRAËL BERTUCCIO : Sans doute. Mon but est de faire réussir notre cause, et non de m'élever au pouvoir. Mon expérience, quelques talents et votre choix m'avaient désigné comme votre chef, jusqu'à ce qu'il en parût un plus digne de l'être. Si j'ai trouvé cet homme qui doit m'être préféré, comme vous le reconnaîtrez vous-mêmes, penses-tu que j'hésite par égoïsme ? Avide d'une courte autorité... je ferais dépendre nos intérêts de moi seul, plutôt que de céder à celui qui a plus que moi toutes les qualités d'un chef ? non, Calendaro, connais mieux ton ami. Mais vous en jugerez tous... Adieu, réunissons-nous à l'heure fixée ; de la vigilance, et tout ira bien.

CALENDARO : Digne Bertuccio ! je t'ai toujours connu fidèle, brave, et habile à concevoir des projets que j'ai toujours servis avec zèle. Pour moi, je ne cherche point d'autre chef. J'ignore ce que les autres décideront, mais je suis avec toi comme j'ai toujours été dans toutes nos entreprises. Maintenant, adieu jusqu'à minuit.

Ils sortent.

ACTE III

SCÈNE PREMIERE : La scène se passe entre le canal et l'église de San-Giovanni et San-Paolo, devant laquelle on voit une statue équestre. Une gondole est dans le canal, à quelque distance.

LE DOGE *(entre déguisé) (seul)* : Me voici avant l'heure... l'heure dont le son fatal, retentissant dans la voûte de la nui, pourrait ébranler ces palais de marbre et interrompre le sommeil de ceux qui les habitent, au moment où un songe affreux les avertit peut-être, par un présage obscur, mais terrible, du sort qui les menace ! Oui, orgueilleuse cité ! tu as besoin d'être délivrée du sang corrompu qui fait de toi un réceptacle de tyrannie ! C'est une œuvre à laquelle je suis forcé et que je ne cherchais point. Aussi ai-je été

puni de laisser accroître cette peste patricienne jusqu'à ce qu'enfin elle soit venue m'atteindre dans mon sommeil. Je suis souillé, moi aussi, et j'ai besoin de laver dans une onde salutaire les taches de la contagion... Superbe édifice, où reposent mes pères ! l'ombre de leurs statues s'étend sur le marbre qui nous sépare des morts. dans ces monuments, tous les cœurs magnanimes de notre race sont réduits en poussière. Ce qui n'est plus qu'une poignée de cendres a suffi pour ébranler la terre... Temple des saints protecteurs de notre maison ! Caveau où reposent deux doges mes ancêtres, qui moururent l'un épuisé par les soucis de l'État, et l'autre sur le champ de bataille !... Dernier asile d'une longue suite de sages et de chefs, dont les grands travaux, les blessures et le rang ont été mon héritage !... Que tous ces tombeaux s'ouvrent jusqu'à ce que cette enceinte sacrée soit peuplée de morts, et qu'ils viennent fixer leurs regards sur moi. J'en appelle à eux des motifs de ma vengeance ; je vais venger l'affront fait à leur noble sang, à leurs trophées de gloire, à leur nom illustre déshonoré en moi, non par « moi », mais par les ingrats patriciens... Nous avons combattu pour les rendre nos égaux, et non nos maîtres... Toi surtout, vaillant Ordelafo, qui péris à Zara, où j'ai vaincu depuis !… les hécatombes de tes ennemis et des ennemis de Venise, immolés par ton descendant, méritaient-elles une pareille récompense ? Ombres révérées, favorisez-moi de votre sourire : ma cause est la vôtre... si ceux qui ne sont plus peuvent encore tenir à la vie par leur postérité... Votre gloire, vos noms sont confondus avec le mien et associés à l'avenir de notre race ! Que je réussisse, je rendrai cette ville libre et immortelle, et le nom de notre maison plus digne de vous.

Entre Israël Bertuccio.

ISRAËL BERTUCCIO : Qui va là ?

LE DOGE : Un ami de Venise !

ISRAËL BERTUCCIO : C'est lui. Salut, seigneur... Vous avez devancé l'heure.

LE DOGE : Je suis prêt à me rendre dans votre assemblée.

ISRAËL BERTUCCIO : Je suis fier et ravi de vous voir tant d'ardeur et de confiance. Vous avez donc banni vos incertitudes depuis notre dernier entretien ?

LE DOGE : Pas encore... Mais j'ai résolu de risquer le peu de vie qui me reste : le dé était jeté quand j'écoutai la première fois ta trahison... Ne tressaille point, c'est le mot ; je ne puis instruire ma langue à qualifier ces projets par des noms hypocrites, quoique je puisse les exécuter. Dès que je me laissai tenter, moi, ton souverain, sans te faire conduire en prison, je devins ton complice le plus coupable ; tu peux maintenant à ton tour, si tu veux, en agir avec moi comme j'en agis avec toi.

ISRAËL BERTUCCIO : Ces paroles étranges, seigneur, sont peu méritées ; je ne suis point un espion ; nous ne sommes point des traîtres.

LE DOGE : Nous ! nous !... N'importe... tu as acquis le droit de dire "nous"... Mais je réponds à ta question... Si notre entreprise réussit, si Venise libre et florissante, quand nous ne serons plus, appelle les générations futures à nos tombeaux, et fait semer des fleurs par les mains de ses enfants sur les restes de ses libérateurs, alors le succès consacrera notre dévouement, et nous serons comme les deux Brutus dans les annales de l'avenir. Mais si nous échouons dans nos plans secrets et en employant des moyens sanglants pour un but louable, nous serons des traîtres, bon Israël... toi, comme celui qui était ton souverain il ya six heures, et à présent ton complice de rébellion.

ISRAËL BERTUCCIO : Ce n'est pas le moment de discuter cela, ou je pourrais vous répondre... Allons au rendez-vous, nous risquons d'être observés en demeurant trop longtemps ici.

LE DOGE : Nous sommes observés, nous l'avons été.

ISRAËL BERTUCCIO : Nous sommes observés ! Découvrons ceux qui nous observent... Et ce glaive...

LE DOGE : Remets-le dans le fourreau ; il n'y a point ici de témoins mortels... Regarde, que vois-tu ?

ISRAËL BERTUCCIO : Je ne vois, à l'obscure clarté de la lune,

que la statue colossale d'un guerrier sur son coursier de marbre.

LE DOGE : Ce guerrier fut le père de mes aïeux, et cette statue lui fut décernée par la ville, qui, deux fois, lui dut sa délivrance : crois-tu qu'il nous observe, ou non ?

ISRAËL BERTUCCIO : Seigneur, ce sont là des illusions : le marbre n'est pas doué de la vue.

LE DOGE : Mais la mort a des yeux. Je te dis, Israël, qu'il y a dans ces monuments un esprit qui agit et voit, invisible lui-même, quoiqu'il se fasse sentir... S'il est un charme capable d'évoquer les morts, c'est une entreprise telle que la nôtre. Crois-tu que les âmes des héros de ma race peuvent goûter le repos, quand moi, leur dernier descendant, je m'abaisse à comploter, sur le bord de leur tombe, avec des plébéiens ?

ISRAËL BERTUCCIO : Il eût mieux valu réfléchir à cela avant de vous joindre à notre grande entreprise... Vous repentez-vous ?

LE DOGE : Non... mais je sens, et je sentirai jusqu'à la fin ; je ne puis sans quelque hésitation anéantir tout d'un coup une glorieuse vie, m'abaisser au rôle que je dois jouer, et immoler des hommes par surprise. Cependant ne doute pas de moi. Cette même sensibilité, et le souvenir de ce qui m'a réduit à cette position, sont vos meilleurs garants. Il n'est point parmi tes complices d'artisan plus outragé que moi, plus humilié, plus avide de vengeance ; celle que ces tyrans cruels me forcent d'adopter en retour de leur mépris est telle, que ma haine en est doublée.

ISRAËL BERTUCCIO : Partons... Écoutez... l'heure sonne.

LE DOGE : Allons ! allons ! c'est notre son de mort ou celui de Venise !... Allons.

ISRAËL BERTUCCIO : Dites plutôt que c'est le signal glorieux de sa liberté... Par ici... nous ne sommes pas loin du rendez-vous.

SCÈNE II : La maison où les conspirateurs se rassemblent. DAGOLINO, DORO, BERTRAM, FEDELE TREVISANO,

CALENDARO, ANTONIO DELLE BENDE, etc.

CALENDARO *(en entrant)* : Sont-ils tous ici ?

DAGOLINO : Tous, excepté les trois qui sont à leur poste, et notre chef Israël que nous attendons à chaque instant.

CALENDARO : Où est Bertram ?

BERTRAM : Me voici.

CALENDARO : Il ne vous a pas été possible de compléter votre compagnie ?

BERTRAM : J'avais jeté les yeux sur quelques hommes, mais je n'ai point osé leur confier le secret avant d'être sûr qu'ils en fussent dignes.

CALENDARO : Il n'est point besoin de confier de secret. Quel est celui, excepté nous-mêmes et nos principaux compagnons, qui soit pleinement instruit de nos desseins ? tous se croient secrètement engagés au sénat pour punir quelques jeunes nobles dissolus qui ont bravés les lois par leurs excès ; mais une fois qu'ils auront tiré l'épée et qu'ils l'auront enfoncée dans le cœur des sénateurs les plus odieux, ils n'hésiteront pas de frapper les autres, quand ils verront l'exemple de leurs chefs ; et, pour ma part, celui que je leur donnerai sera tel, qu'ils rougiront de ne pas l'imiter, et que pour leur propre salut, ils ne s'arrêteront que lorsque tous auront péri.

BERTRAM : Que dites-vous ? « Tous » ?

CALENDARO : Qui voudrais-tu épargner ?

BERTRAM : Moi, épargner ! je n'ai le pouvoir d'épargner personne. Je faisais seulement cette question, pensant que parmi ces méchants il pourrait y avoir quelques hommes dont l'âge et les vertus mériteraient la pitié.

CALENDARO : Oui, cette pitié que méritent les tronçons divisés de la vipère mise en pièces, qui s'agitent encore avec la dernière énergie du venin. Autant j'aimerais avoir pitié d'une des dents du reptile, que d'épargner un de ces patriciens. Ils sont tous les anneaux d'une longue chaîne. Ils ne forment qu'une masse, une vie, un corps. Ils mangent, ils boivent, ils vivent et s'unissent entre eux ; ils

oppriment, ils égorgent de concert. Qu'ils meurent ensemble et du même coup.

DAGOLINO : Si un seul survivait, il serait aussi dangereux que tous les autres. ce n'est point leur nombre, qu'ils soient dix ou mille, qu'il s'agit de détruire, c'est l'esprit de l'aristocratie. S'il restait un seul rejeton du vieux arbre, il s'attacherait au sol, s'élèverait encore avec sa sombre verdure et ses fruits amers. Bertram, il faut de la fermeté.

CALENDARO : Prends-y bien garde, Bertram ; j'ai l'œil sur toi.

BERTRAM : Qui doute de Bertram ?

CALENDARO : Ce n'est pas moi ; car, si j'en doutais, tu ne serais pas maintenant ici à parler de ta sincérité. C'est ta faiblesse qui te rend douteux, et non ton manque de foi !

BERTRAM : Vous tous qui m'écoutez, vous devriez savoir qui je suis et ce que je suis : un homme armé comme vous-mêmes pour renverser l'oppression ; quelques uns, je peux le croire, ont éprouvé ma bonté : quant à ma bravoure, toi qui en as été témoin... Calendaro, tu peux prononcer ; ou, s'il te reste des doutes, je saurai te forcer à les éclaircir.

CALENDARO : J'accepterai ton défi après le succès de notre entreprise, dont une querelle particulière ne doit pas nous détourner.

BERTRAM : Je ne suis pas un querelleur ; mais je puis montrer autant de courage avec l'ennemi qu'aucun de tous ceux qui m'entendent : ou pourquoi m'aurait-on choisi pour être un de vos principaux conjurés ? mais je n'en conviens pas moins de ma faiblesse naturelle. Je n'ai pas encore appris à méditer un carnage général sans un frisson involontaire... La vue du sang qui souille des cheveux blanchis par l'âge n'est point pour moi un spectacle de triomphe ; ni des ennemis tués par surprise, un glorieux trophée... Je sais, je sais trop bien que nous devons frapper ceux dont les actes ont produit de tels vengeurs ; mais s'il en était parmi eux quelques uns qu'on pût arracher à cette destinée terrible ; si nous pouvions pour nous-mêmes, pour notre honneur, effacer quelques taches

du massacre qui va le ternir entièrement... j'en aurais été ravi, et je ne vois là aucun motif de raillerie ou de soupçon.

DAGOLINO : Calme-toi, Bertram, car nous ne te soupçonnons pas : aie bon courage. C'est la cause que nous allons défendre, plutôt que notre volonté, qui nous commandent de telles actions. Nous laveront toutes les taches de sang qui souilleront nos mains dans la source de la liberté !... Salut, Israël.

Israël Bertuccio entre avec le Doge déguisé.

LES CONJURÉS : Sois le bienvenu !... Brave Bertuccio, tu t'es fait bien attendre... Quel est cet étranger ?

CALENDARO : Il est temps de le nommer. Informés par moi que tu devais nous donner un frère de plus dans notre cause, nos compagnons sont prêts à lui faire un accueil fraternel : ton choix est approuvé de tous ; telle est notre confiance en toi ! Qu'il se découvre.

ISRAËL BERTUCCIO : Étranger, avancez.

Le Doge se découvre.

LES CONJURÉS : Aux armes !... Nous sommes trahis !... C'est le Doge !... Immolons et notre perfide chef, et le tyran à qui il nous a vendus.

CALENDARO *(tirant son épée)* : Arrêtez ! arrêtez ! celui qui fera un pas vers eux cessera de vivre. Arrêtez... écoutons Bertuccio... Quoi donc ! êtes-vous effrayés à la vue d'un homme seul, sans défense et sans armes au milieu de vous ? Israël, parle, explique-nous ce mystère.

ISRAËL BERTUCCIO : Qu'ils avancent, et qu'ils se frappent eux-mêmes au cœur en nous frappant ! homicides ingrats ! car de notre vie dépendent leur fortune et leurs espérances.

LE DOGE : Frappez !... Si je craignais la mort... une mort plus terrible que celle que peuvent me donner vos glaives, je ne serais point ici... Ô le noble courage enfanté par la peur, qui vous rend seule si braves contre cette tête en cheveux blancs ! Voilà donc les nobles chefs qui voudraient réformer une république, et renverser des

sénats ! les voilà confondus de rage et de terreur à la vue d'un patricien ! Égorgez-moi, vous le pouvez, je m'en inquiète peu... Israël, sont-ce là ces cœurs vaillants dont tu me parlais ? regardez-les.

CALENDARO : En vérité, il nous a fait honte, et avec raison. Est-ce là votre confiance pour votre chef Bertuccio ? vous tournez vos épées contre lui et contre son hôte ! remettez-les dans le fourreau, et écoutez-le.

ISRAËL BERTUCCIO : Je dédaigne de leur parler. Ils auraient dû savoir qu'un cœur comme le mien est incapable de trahison. Jamais je n'ai abusé du pouvoir qu'ils m'ont donné d'avancer leur entreprise par tous les moyens que je jugerais convenable. Ils auraient pu être assurés que, quel que fût l'homme que j'amènerais au milieu d'eux, il n'aurait que le choix d'être notre frère ou notre victime.

LE DOGE : À quel choix me condamnez-vous ? car vos actions me font douter que je sois libre de choisir moi-même.

ISRAËL BERTUCCIO : Seigneur, nous aurions péri tous deux ensemble, si ces hommes imprudents ne s'étaient arrêtés ; mais voyez, ils sont honteux de la folle impulsion d'un moment, et ils baissent la tête ; croyez-moi, ils sont tels que je vous les ai peints... Adressez-leur la parole.

CALENDARO : Oui, parlez ! nous vous écoutons avec empressement.

ISRAËL BERTUCCIO *(s'adressant aux conjurés)* : Vous êtes en sûreté ; bien plus, vous touchez à votre triomphe. Écoutez donc, et apprenez que je ne dis que la vérité.

LE DOGE : Vous voyez ici, comme l'a dit un de vous, un vieillard sans armes et sans défense : hier encore vous m'avez vu présider dans le palais ducal, souverain en apparence de plus de cent îles, revêtu de la pourpre, promulguant les décrets d'un pouvoir qui ne nous appartient pas ni à moi ni à vous, mais à nos maîtres les patriciens. Vous savez ou vous croyez savoir pourquoi j'étais dans le palais... Pourquoi suis-je ici ?... Celui qui parmi vous a été le plus insulté, ou foulé aux pieds comme un ver, celui-là seul peut répondre pour moi en demandant à son propre cœur

ce qui l'a conduit ici... Vous connaissez l'histoire de mes derniers affronts ; tous les hommes la connaissent, et en jugent autrement que ceux qui ont rendu sentence pour accumuler contre moi mépris sur mépris... épargnez-m'en un récit nouveau... l'outrage est là, dans mon cœur ; le récit de mes inutiles plaintes ne ferait que montrer davantage ma faiblesse, et je viens ici pour donner de la force aux plus forts ; je viens les presser d'agir et de ne point frapper à demi. Mais ai-je besoin de vous exciter ? nos outrages particuliers viennent des vices de cette... je ne puis l'appeler république ni royaume, des vices de cet État, qui n'a ni prince ni peuple, mais qui réunit tous les défauts de l'antique Sparte, sans aucune de ses vertus, la tempérance et la valeur. Les seigneurs de Lacédémone étaient de vrais soldats ; les nôtres sont des sybarites, et nous sommes leurs ilotes, dont je fus le plus dépendant et le plus abaissé, quoique paré pour conduire une pompe publique, tel qu'un de ces esclaves que les Grecs enivraient jadis pour les donner en spectacle à leurs enfants. Vous êtes réunis pour renverser cet État monstrueux, ce gouvernement dérisoire, ce spectre qu'il faut exorciser avec du sang pour renouveler ensuite les siècles de justice et de vérité... Nous rétablirons une franche démocratie, non pas une incertaine égalité, mais des droits égaux, proportionnés comme les colonnes d'un temple qui se prêtent réciproquement leur force, et rendent l'ensemble de l'édifice solide, beau et gracieux, de sorte qu'aucune partie ne peut en être soustraite sans nuire à la symétrie générale. Dans l'œuvre de ce grand changement , je demande à être un de vous... si vous vous fiez à moi... sinon frappez-moi sans plus tarder... ma vie est compromise, et j'aime mieux mourir par les mains d'hommes libres que de vivre un jour de plus pour faire le tyran comme délégué d'un sénat tyrannique ; je ne suis point tyran, je n'en ai jamais mérité le nom... Lisez nos annales ; je puis en appeler à mon gouvernement antérieur dans plusieurs contrées... Qu'on vous dise si je fus un oppresseur, ou un homme touché des maux des autres. Peut-être si j'avais été ce que le Sénat cherchait en moi, un homme pompeusement paré pour figurer dans

l'État comme l'image d'un souverain ; si j'avais été le fléau du peuple, un juge prêt à signer toutes les sentences, un partisan du Sénat et des Quarante, n'approuvant que ce qui recevait la sanction des Dix ; si j'avais été leur flatteur servile, leur instrument, un mannequin, ils n'auraient jamais encouragé le misérable qui m'a osé faire un affront. Ce que je souffre m'est suscité par ma pitié pour le peuple. Voilà ce que plusieurs savent, et ceux qui ne le savent pas encore l'apprendront un jour. Cependant, quelque chose qu'il arrive, je sacrifie à votre entreprise les derniers jours de ma vie... et mon pouvoir, non comme Doge, mais comme un homme qui fut grand avant dêtre dégradé par le titre de Doge, et qui possède encore son courage et ses moyens individuels. Je hasarde ma gloire (car l'heure approche pour moi), mes espérances et mon âme. Je m'offre à vous tel que je suis ; acceptez ou rejetez en moi un prince qui ne veut plus être qu'un citoyen, et qui abandonne son trône pour le devenir.

CALENDARO : Vive Faliero !... Venise sera libre !

LES CONJURÉS : Vive Faliero !

ISRAËL BERTUCCIO : Camarades, ai-je bien fait ?... Un tel homme ne vaut-il pas une armée dans notre cause ?

LE DOGE : Ce n'est pas le temps de donner des éloges, ni un lieu propre à des acclamations : m'acceptez- vous pour un de vos compagnons ?

CALENDARO : Oui, et le premier, comme tu fus le premier à Venise... Sois notre général et notre chef.

LE DOGE : Chef ! général !... Je fus général à Zara... chef à Rhodes et à Cypre... prince à Venise ; je ne puis descendre... je veux dire que je ne suis pas propre à conduire une troupe de ... patriotes. Quand j'ai déposé les dignités qui étaient mon partage, ce n'a pas été pour en revêtir d'autres, mais pour être l'égal de mes compagnons... Venons-en au point principal. Israël a développé devant moi tout votre projet... Il est hardi, mais exécutable si je vous seconde, et il faut le mettre en œuvre à l'instant.

CALENDARO : Dès que tu voudras !... J'ai tout disposé pour un coup soudain. Quand faudra-t-il frapper ?

LE DOGE : Au lever du soleil.

BERTRAM : Sitôt ?

LE DOGE : Sitôt !... Trop tard, peut-être... Chaque heure entasse périls sur périls, et encore plus maintenant que je fais partie de votre nombre... Ne connaissez-vous pas le Conseil et les Dix, les espions, les patriciens qui se méfient de leurs esclaves, et encore plus aujourd'hui du prince, qu'ils ont fait esclave aussi ? Je vous dis que vous devez frapper et sans retard, frapper au cœur de l'hydre... ses têtes tomberont alors.

CALENDARO : J'y consens de toute mon âme... Nos compagnies sont prêtes ; elles se composent de soixante hommes qui sont en ce moment sous les armes par les ordres d'Israël ; tous veillent à leurs rendez-vous particuliers, et s'attendent à un évènement. Que chacun de nous se rende à son poste... Seigneur, quel sera votre signal ?

LE DOGE : Quand vous entendrez la grande cloche de Saint-Marc, qui ne peut sonner sans un ordre spécial du Doge (dernier privilège qu'ils ont laissé à leur prince), marchez sur Saint-Marc.

ISRAËL BERTUCCIO : Et là ?...

LE DOGE : Dirigez votre marche par différentes routes ; que chaque compagnie survienne par une avenue ; répétez partout à grands cris que les Génois s'approchent et que leur flotte a été signalée au point du jour. Rangez-vous en bataille autour de la place, au milieu de laquelle je me rendrai avec mon neveu à la tête des clients de notre maison qui sont nombreux et déterminés. Quand la cloche sonnera, criez : "Saint-Marc ! l'ennemi est dans l'Adriatique. "

CALENDARO : Je vois maintenant... mais continuez, mon noble seigneur.

LE DOGE : Tous les patriciens accourront au conseil (ils n'oseront pas refuser d'obéir au signal terrible qui retentira du haut de la tour de leur saint patron). Ils seront réunis comme

les épis mûrs dans un champ, et nous les moissonnerons avec l'épée au lieu de la faucille. Si quelques uns tardaient à se présenter ou étaient absents, nous les attaquerons avec avantage dans leur isolement, après nous être défaits de la majorité.

CALENDARO : Plût au ciel que cette heure fût venue !... nous ne frapperons pas à demi.

BERTRAM : Encore une fois, Calendaro, je répète la question que je vous ai adressée avant que Bertuccio réunit à notre cause ce puissant allié qui la rend plus assurée, et qui par conséquent nous permet de faire briller une lueur de pitié sur une partie de nos victime... Périront-elles toutes dans ce massacre ?

CALENDARO : Ceux qui se trouveront sous mon bras et sous celui des miens trouveront la pitié qu'ils nous ont montrée à nous-mêmes.

LES CONJURÉS : Qu'ils périssent tous ! tous !... Est-ce le moment de parler de pitié ! Quand nous en ont-ils témoigné ?... Ont-ils seulement feint d'en éprouver pour nous ?

ISRAËL BERTUCCIO : Bertram, ta fausse compassion est une folie et une injure pour tes compagnons et ta propre cause. Ne vois-tu pas que si nous épargnons quelques patriciens, ils ne survivront que pour venger les autres ? Comment distinguer l'innocent du coupable ? Leurs actes sont les actes de tous, une seule émanation d'un même corps. Ils sont réunis pour nous opprimer. C'est beaucoup que nous laissions la vie à leurs enfants ; je doute même que nous devions les épargner tous : le chasseur peut bien réserver un des petits du tigre ; mais qui pensa jamais à sauver le tigre lui-même, à moins de vouloir périr par ses griffes ? Cependant je me rangerai de l'avis du doge Faliero ; qu'il décide s'il en est qui méritent de vivre.

LE DOGE : Ne me demandez rien !... Ne me tentez pas avec une semblable question ; décidez vous-mêmes.

ISRAËL BERTUCCIO : Vous connaissez leurs vertus privées mieux que nous, qui ne sentons que leurs vices publics et la cruelle oppression qui appelle notre vengeance ; s'il en est

un parmi eux qui mérite d'être respecté, nommez-le.

LE DOGE : Le père de Dolfino fut mon ami, et Lando combattit à mon côté ; et Marc Cornaro me fut adjoint dans mon ambassade à Gênes ; je sauvai la vie à Veniero... la lui sauverai-je encore ? Plût à Dieu que je pusse les sauver tous et Venise avec eux ! Tous ces hommes ou leurs pères furent mes amis avant de devenir mes sujets ; depuis lors ils m'ont abandonné comme des feuilles infidèles quittent la fleur qui va se faner ; ils m'ont délaissé dans ma solitude comme une tige flétrie qui ne peut elle-même servir de soutien... Qu'ils périssent !

CALENDARO : Ils ne sauraient exister avec Venise libre.

LE DOGE : Quoique vous connaissiez et sentiez comme moi la masse de nos communs outrages, vous ignorez pourtant quel poison est caché dans les institutions de Venise, poison fatal aux sources de la vie, aux liens de l'humanité, à tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Tous ces patriciens étaient mes amis : je les aimais, ils répondaient honorablement à mon amitié ; nous avions servi et combattu ensemble ; nous avions mêlé nos larmes et nos plaisirs ; nous nous étions alliés par des mariages ; nous croissions en âge et en honneurs, jusqu'à ce que leur propre désir, et non mon ambition, les porta à me choisir pour leur prince. Et alors adieu la mémoire de nos liaisons ; adieu notre concert de pensées ; adieu tous les nœuds de ces anciennes amitiés entre les hommes qui survivent à leur génération et à de nobles exploits appartenant à l'histoire ; adieu, consolation de nos vieux jours ; toi qui nous fais voir le tableau d'un demi-siècle sur le front d'un frère, toi qui évoques autour de nous une foule d'autres compagnons déjà dans la tombe, qui viennent nous entretenir tout bas du passé, et semblent encore appartenir à la vie aussi longtemps que de cette troupe jadis si gaie, si brave et si glorieuse, il existe deux vieillards pour soupirer au souvenir de ceux qui ne sont plus, et pour parler de ces actions, qui sans eux ne seraient plus rappelées que par le marbre silencieux... Hélas ! que vais-je faire ?

ISRAËL BERTUCCIO : Seigneur, vous êtes ému ; ce n'est pas le moment de penser à ces choses.

LE DOGE : Accordez-moi un moment de patience... Je ne recule pas. Observez avec moi les sombres vices de ce gouvernement : depuis l'heure qu'ils me proclamèrent Doge, Doge nommé par eux, adieu le passé ; je mourus pour tous ceux qui avaient été mes amis, ou plutôt ils furent morts pour moi : plus d'alliés, plus de famille, plus de vie privée ; tout me fut ravi. On ne s'approcha plus de moi, c'eût été me donner de l'ombrage ; on ne pouvait plus m'aimer, la loi ne le disait pas ; on me traversa dans tout, c'était la politique du Sénat... on se joua de moi, c'était un devoir pour un patricien ; on m'outragea, c'était le droit du Sénat : on ne pouvait me rendre justice, c'eût été donner des soupçons ; j'étais donc l'esclave de mes propres sujets, et l'ennemi de mes amis ; j'avais des espions pour gardes... le manteau ducal pour puissance... la pompe pour la liberté... des geôliers pour conseil... des inquisiteurs pour amis... et la vie était pour moi un enfer. Il me restait une source de repos, ils l'ont empoisonnée ! mes chastes dieux domestiques ont été brisés dans mes foyers, et sur leurs autels sont venus s'asseoir la licence hideuse et le mépris au rire insultant.

ISRAËL BERTUCCIO : Vous avez été outragé cruellement, et vous serez noblement vengé dans quelques heures.

LE DOGE : J'avais tout supporté... je souffrais... mais je supportai mon sort jusqu'à ce que la coupe amère a enfin débordé... jusqu'à ce dernier affront, non seulement toléré, mais encore sanctionné... je me suis enfin dépouillé de tout ce qu'il me restait de ces sentiments qu'ils avaient anéantis depuis longtemps pour moi-même dans le serment de leur fausse fidélité. Ce fut en le prononçant qu'ils abjurèrent leur ami, et créèrent un souverain, comme les enfants se créent un jouet pour le briser après en avoir amusé leurs caprices ! Depuis cette heure, je n'ai plus trouvé que des sénateurs soupçonneux en opposition avec le Doge, dissimulant une haine et une crainte mutuelles : eux, craignant qu'il n'arrachât la tyrannie de leurs mains ; et lui, abhorrant les tyrans. Pour moi donc ces hommes ne

comptent plus dans la vie privée, et ne peuvent réclamer des liens qu'ils ont rompus eux-mêmes ; je les considère comme des sénateurs coupables d'actes arbitraires... Qu'ils soient condamnés comme tels !

CALENDARO : Et maintenant songeons à agir. Allons, compagnons, à nos postes, et que cette nuit soit la dernière employée en vains discours : je frémis d'impatience. La grande cloche de Saint-Marc me trouvera éveillé au retour de l'aurore.

ISRAËL BERTUCCIO : Rendez-vous tous à vos postes ; soyez fermes et vigilants ; pensez à l'oppression qui pèse sur nous et aux droits que nous défendons. Ce jour et cette nuit auront vu nos derniers périls. Écoutez le signal et mettez-vous aussitôt en marche. Je vais joindre ma bande , que chacun soit prêt à me bien seconder de son côté. Le Doge va retourner au palais ducal afin d'y préparer tout pour l'évènement, nous nous séparons pour nous réunir avec la liberté et la gloire.

CALENDARO : Doge, la première fois que je vous saluerai, mon hommage sera la tête de Steno au bout de mon épée.

LE DOGE : Non ; qu'il soit réservé pour le dernier ; ne vous détournez pour le frapper que lorsqu'une plus noble proie aura été immolée : son offense ne fut que le résultat de la corruption générale, qu'il faut attribuer à une coupable aristocratie. Dans des jours plus honorables il n'eût point osé la commettre ! j'ai noyé tout ressentiment particulier dans la pensée de notre grande entreprise. Un esclave m'insulte... je demande son châtiment à son maître orgueilleux ; s'il me refuse, l'insulte lui appartient, c'est à lui d'en répondre.

CALENDARO : Cependant, puisqu'il est la cause immédiate de l'alliance qui assure et ennoblit notre grand dessein, je lui dois tant de reconnaissance que je voudrais le récompenser comme il mérite... ne le puis-je ?

LE DOGE : Vous ne voudriez retrancher qu'un membre d'un corps dont je veux faire tomber la tête ; vous voudriez châtier l'écolier, et moi le maître ; vous ne voudriez punir que Steno, et moi le Sénat. Je ne puis songer à haïr un seul

individu quand je suis absorbé par l'idée d'une immense vengeance qui doit tout ravager sans distinction, comme la pluie du ciel tomba jadis sur deux cités dont la Mer-Morte a éteint les cendres.

ISRAËL BERTUCCIO : Partez donc, rendez-vous à vos postes, je reste un moment pour accompagner le Doge jusqu'au lieu de notre rendez-vous, et voir si aucun espion n'a observé nos pas ; de là je cours me mettre à la tête de ma compagnie armée.

CALENDARO : Adieu donc jusqu'à l'aurore.

ISRAËL BERTUCCIO : Que le succès vous suive !

LES CONJURÉS : Nous serons heureux... Allons !... Monseigneur, adieu.

Les conjurés saluent le Doge et Israël Bertuccio ; ensuite ils se retirent conduits par Philippe Calendaro.

ISRAËL BERTUCCIO : Ils sont dans nos filets... Notre entreprise ne peut échouer !... Maintenant te voilà vraiment souverain , et ton nom, déjà immortel, sera le plus grand des noms? Avant nous, des citoyens libres ont frappé des rois ; des Césars ont péri, et même des mains patriciennes ont immolé des dictateurs comme le poignard plébéien a atteint les patriciens. Mais jusqu'à présent, quel prince a jamais conspiré pour la liberté de son peuple, ou risquer sa vie pour délivrer ses sujets ? Toujours et toujours les princes conspirent contre le peuple, afin de charger ses bras de chaînes dont on ne les affranchit que pour les armer contre des nations voisines ; de sorte que de joug en joug l'esclavage et la mort aiguisent la soif de la tyrannie insatiable. Maintenant, seigneur, achevons notre entreprise. Elle est grande ; plus grande encore est la récompense qui nous attend... Pourquoi demeurez-vous pensif ?... Il n'y a qu'un moment, vous étiez tout impatience.

LE DOGE : C'est donc décidé ? Doivent-ils tous périr ?

ISRAËL BERTUCCIO : Qui ?

LE DOGE : Ceux qu'unissaient à moi le sang, l'amitié, l'âge et nos communs exploits... les sénateurs.

ISRAËL BERTUCCIO : Vous avez prononcé leur arrêt... il est juste.

LE DOGE : Oui, il te semble juste... il est juste pour toi. Tu es un patriote, un Gracchus plébéien... l'oracle des rebelles... le tribun du peuple... Je ne te blâme pas, tu obéis à ta vocation ; ils t'ont frappé, opprimé, méprisé... J'ai été victime comme toi ; mais toi tu n'as jamais parlé avec eux ; tu n'as jamais partagé leur pain et leur sel . leur coupe n'a jamais effleuré tes lèvres ; tu n'as point été élevé avec eux ; tu n'as point mêlé tes larmes aux leurs ; tu n'étais point de leurs fêtes ; tu n'as jamais répondu à leur sourire par un sourire ; tu n'as point mis en eux ta confiance ; tu ne les as point portés dans ton cœur comme je l'ai fait. Vois mes cheveux... ils sont blanchis par l'âge comme ceux des anciens du Conseil ; je me souviens du temps où ils étaient noirs comme l'aile du corbeau, lorsque nous allions saisir notre proie autour des îles conquises sur le perfide musulman ; pourrai-je les voir souiller de sang ? Chaque coup de poignard me semblera un suicide.

ISRAËL BERTUCCIO : Doge, Doge, cette hésitation serait indigne d'un enfant ; si vous n'êtes pas retombé dans une seconde enfance, rappelez votre courage et ne vous couvrez pas de honte vous et moi. Par le Dieu du ciel ! J'aimerais mieux renoncer à notre entreprise ou y échouer, que de voir l'homme que j'honore reculer dans un si noble dessein par une timide faiblesse. Vous avez vu couler votre sang et celui de l'ennemi dans les combats, vous l'avez répandu vous-même ; pouvez-vous donc vous effrayer du sang que vont restituer de vieux vampires nourris du sang de tant de milliers d'hommes ?

LE DOGE : Suis-moi, j'irai aussi loin que toi-même, je frapperai autant de coups ; ne pense pas que je chancelle : oh non, c'est la certitude de tout ce que je dois exécuter qui me fait trembler ainsi ; mais laisse-moi épancher ces derniers regrets, dont la nuit et toi vous êtes seuls témoins, sois-y indifférent comme elle. Quand l'heure arrivera, ce sera moi qui donnerai le signal de mort, et qui frapperai le premier coup. Tu me verras dépeupler les palais et

renverser les arbres généalogiques les plus élevés, écraser leurs fruits sanglants, et rendre leurs fleurs stériles... Voilà ce que je veux faire... Je le dois... je l'ai juré ! rien ne peut me détourner de ma destinée ; mais je tremble en considérant ce que je vais être et ce que je fus... Viens avec moi.

ISRAËL BERTUCCIO : Raffermissez votre courage ; je ne sens point de semblables remords, je ne les comprends pas... Pourquoi changeriez-vous d'avis ?... Vous avez agi et vous agissez librement.

LE DOGE : Oui... tu ne sens point de remords, ni moi, ou je te poignarderais ici même pour sauver un millier de vies par ce meurtre, qui n'en serait plus un. Tu ne sens point de remords... tu vas à cette boucherie comme si ces patriciens étaient des victimes désignées au couteau. Quand tout sera fini, tu seras libre et content, et tu laveras avec calme tes mains ensanglantées. Mais moi, qui irai plus loin que toi et tes compagnons dans ce massacre, je serai... je verrai... je sentirai... ô Dieu ! ô Dieu ! Tu dis vrai, et tu fais bien de répondre que j'agis librement, et cependant tu te trompes... j'agirai, n'en doute pas... ne crains rien ; je serai ton complice le plus impitoyable ; mais je n'agirai pas librement, ni d'après mes sentiments véritables, qui me crient de m'arrêter... Il y a un enfer dans moi et autour de moi... comme le démon qui croit et tremble, je suis forcé d'accomplir un acte qui me fait horreur... Quitte-moi, quitte-moi ! vas rejoindre tes compagnons, je vais à la hâte rassembler les vaisseaux de notre maison ; sois assuré que la grande cloche de Saint-Marc réveillera tous les citoyens de Venise, excepté son Sénat égorgé ; avant que le soleil soit au milieu de son cours, il s'élèvera sur l'Adriatique une voix de douleur et des cris de carnage, qui couvriront le mugissement des vagues... Je suis résolu... viens...

ISRAËL BERTUCCIO : De tout mon cœur. Faliero, mets un frein à ces transports ; souviens-toi de ce que tous ces hommes t'ont fait ; souviens-toi que ce sacrifice doit être suivi par des siècles de bonheur et de liberté pour Venise : un tyran aurait dépeuplé des empires, sans éprouver l'étrange pitié

qui t'émeut au moment de punir quelques hommes traîtres au peuple ; crois-moi, une telle pitié serait plus mal placée que la clémence du Sénat envers Steno.

LE DOGE : Israël, tu viens de toucher la corde qui trouble dans mon cœur toute l'harmonie de la nature... Allons à notre tâche.

Ils sortent.

ACTE IV

SCÈNE PREMIERE : Le palais du patricien Lioni. LIONI dépose le masque et le manteau que les nobles vénitiens portaient en public. Il est suivi par un domestique.

LIONI : Je vais me reposer, vraiment fatigué de cette fête, la plus brillante que nous ayons vu depuis plusieurs mois ; et pourtant je ne sais pourquoi elle n'a pu me distraire. je sentais sur mon cœur un poids douloureux ; au moment le plus gai de la danse, quoique mes regards se rencontrassent avec ceux de l'objet de mon amour, et que ma main pressât la sienne, j'en étais encore accablé ; mon sang se glaçait dans mes veines, et mon front était inondé d'une sueur semblable à celle de la mort. J'essayais vainement de bannir loin de moi cette pensée triste... Au milieu des accords d'une musique mélodieuse, un son funèbre parvenait à mon oreille, comme le murmure lointain que font entendre pendant la nuit les flots de l'Adriatique en luttant contre les bords du Lido. J'ai quitté la fête avant qu'elle fût terminée, et je viens demander à ma couche l'oubli, ou des idées plus tranquilles... Antonio, prends mon masque et mon manteau, et allume la lampe de ma chambre.

ANTONIO : Oui, monseigneur. Ne commandez-vous aucun rafraîchissement ?

LIONI : Non, je ne demande que le sommeil, qui ne peut se commander... Espérons-le du moins, quoique l'inquiétude agite mon sein *(Antonio sort)* : je vais essayer si l'air ne le calmera pas. C'est une belle nuit ! le vent orageux qui venait du Levant s'est retiré dans sa grotte humide, et la

lune brille dans les cieux. *(Lioni va se placer à un balcon ouvert.)* Quelle tranquillité ! quel contraste avec le lieu que je viens de quitter, où de grandes torches et la lueur plus pâle des lampes répandent sur l'obscurité qui règne dans de vastes et sombres galeries une masse éblouissante de lumières artificielles qui dénaturent la forme de tous les objets qu'elles découvrent. C'est là qu'essayant de rappeler le passé irrévocable, après avoir tout fait pour emprunter à la toilette les couleurs de son printemps, devant la glace trop fidèle, le femme flétrie par les années arrive brillante de parure ; oubliant son âge, et se fiant à cette fausse clarté qui trompent ceux qu'elle éclaire, elle croient que les autres l'oublient, et n'est qu'un objet de dérision. C'est là que la jeunesse, qui n'a pas besoin de ces vains atours et qui n'y songe pas, vient sacrifier sa santé, sa fraîcheur et ses appas, orgueil de son époux, dans l'air malsain qu'on respire au milieu d'un groupe de joyeux conviés. Elle vient consumer les heures destinées au repos, croit que c'est là le plaisir, et attend que l'aurore brille sur ses joues pâles et ses yeux éteints qui ne devraient avoir cet aspect qu'après maintes années. La musique, le banquet et les coupes remplies de vin… les guirlandes, les fleurs, le parfum des roses… Les diamants des parures et les yeux plus brillants encore… les bras d'albâtre, les cheveux noirs comme le jais… les bracelets, les seins semblables au plumage du cygne, les colliers qui paraissaient formés de tous les trésors de l'Inde, mais qui éblouissaient moins que la gorge qu'ils ornaient de leurs cercles… les robes transparentes flottant comme les légers nuages qui parcourent l'azur du ciel ; les pieds agiles comme ceux des sylphes, et dont la forme gracieuse faisait deviner la symétrie secrète d'un corps qui se terminait si bien… toutes les illusions de cette fête splendide, ses enchantements réels et apparents… l'art, la nature, qui s'offraient à mes regards ravis de tant de beautés, comme le mirage trompeur des sables de l'Arabie, qui présente à la soif abusée du pèlerin l'aspect d'un lac limpide… tout a disparu. Je ne vois plus autour de moi que les ondes et les étoiles… des mondes lumineux réfléchis dans l'océan, spectacle préférable à celui des

torches que reflète une glace fastueuse ! Le roi des éléments, qui est à l'espace ce que l'océan est à la terre, nous couvre de son vaste dais d'azur, parfumé des premières émanations du printemps. La lune parcourt sa route céleste et argente de sa molle clarté ces monuments superbes et ces palais entourés par la mer, dont les colonnes de porphyre et les riches frontons, ornés des marbres conquis à l'Orient, sont comme des autels placés le long du canal et sortent du sein des eaux, semblables à des trophées glorieux et non moins étranges que ces géants de l'architecture, les monuments mystérieux qui, dans les plaines de l'Égypte, rappellent des temps qui n'ont point d'autres annales. Tout est calme... On n'entend aucun son qui ne soit harmonieux ; et tout ce qui se meut, d'accord avec la nuit, glisse comme un esprit aérien... Je distingue le son d'une guitare, qu'un amant, oubliant le sommeil, va pincer sous le balcon de sa maîtresse ; non moins vigilante que lui, elle ouvre avec précaution sa croisée pour lui montrer qu'il est entendu ; son cœur frémit comme la corde harmonieuse à la vue de cette main délicate, belle comme un rayon de la lune dont elle semble faire partie ; elle tremble en violant la défense de sa mère. Plus loin la rame agite les flots, et en fait jaillir un éclair phosphorique, qui se confond avec la lumière rapide des gondoles qu'on voit glisser sur l'onde. Je reconnais le chant des gondoliers qui se répondent en chœur, en alternant vers par vers. Une ombre obscurcit par intervalles le Rialto, le faîte brillant d'un palais ou le sommet conique d'un obélisque. Tels sont les seuls objets qui dominent Venise ; tels sont les seuls bruits qui se font entendre dans cette cité, fille de l'Océan et reine de la terre. Qu'elle est douce cette heure de silence ! O nuit ! je te remercie ! tu as banni de mon cœur les affreux pressentiments que je n'avais pu dissiper au milieu d'une fête. Je vais m'étendre sur ma couche avec le bienfait de ta paisible influence... Cependant, je l'avoue, c'est faire injure au sublime spectacle que tu m'offres, que de l'oublier dans le sommeil. (On frappe en dehors.) Écoutons... quel est ce bruit ?... qui peut venir à cette heure ?

Antonio entre.

ANTONIO : Seigneur, un homme qui dit avoir une affaire pressée, vous conjure de le faire introduire devant vous.

LIONI : Est-ce un étranger ?

ANTONIO : Son visage est caché dans son manteau, mais il m'a semblé que sa démarche et sa voix m'étaient connues. Je lui ai demandé son nom ; mais il ne voudrait le dire qu'à vous. Il vous supplie instamment de lui permettre de vous parler.

LIONI : Cet homme, l'heure à laquelle il se présente, tout excite mes soupçons ! cependant le péril n'est pas grand. Ce n'est pas dans leurs maisons que les nobles vénitiens sont poignardés : toutefois, quoique je ne sache pas avoir d'ennemi à Venise, il sera prudent d'user de précaution. Fais-le entrer et retire-toi ; mais appelle aussitôt quelques uns de tes compagnons, qui se tiennent près d'ici... Quel peut être cet homme ?

Antonio sort, et rentre Bertram enveloppé de son manteau.

BERTRAM : Seigneur Lioni, nous n'avons pas de temps à perdre, ni vous ni moi !... Faites sortir ce domestique ; je veux vous entretenir en particulier.

LIONI : Il me semble que c'est la voix de Bertram... Sors, Antonio. *(Antonio sort.)* Maintenant, étranger, que voulez-vous de moi à une telle heure.

Bertram se découvre.

BERTRAM : Une faveur, mon noble patron ; vous en avez accordé beaucoup à votre pauvre client ; ajoutez-en encore une pour rendre Bertram heureux.

LIONI : Depuis l'enfance tu m'as connu toujours prêt à te servir pour ton avancement dans tous les emplois qui conviennent à un homme de ta classe ; je te promettrais d'accéder à ta demande avant de la connaître, si l'heure qu'il est, ta démarche et cet étrange préambule ne me faisaient soupçonner que ta visite a un but secret... Mais parle. Qu'est-il arrivé... quelque tumulte imprévu ? S'agit-il d'un excès de vin, d'une querelle ou d'un coup de stylet,

choses qui arrivent tous les jours ?... Pourvu que tu n'aies pas versé de sang patricien, je te garantis ta sûreté ; mais alors il faut fuir, car les amis et les parents, dans les premiers emportements de la vengeance, sont plus à craindre à Venise que les lois.

BERTRAM : Seigneur, je vous remercie ; mais...

LIONI : Mais quoi donc ! aurais-tu levé une main téméraire sur un membre de notre ordre ? Si cela est, pars, fuis... et ne l'avoue pas. Je ne voudrais point ta mort... mais je ne pourrais plus te sauver... Celui qui a répandu le sang d'un patricien...

BERTRAM : Je viens pour sauver le sang d'un patricien et non pour le répandre. Et je dois me hâter... Chaque minute vaut la vie d'un homme ; car le temps a changé sa faux tardive pour une épée à deux tranchants, et au lieu de sable, il va prendre la poudre des tombeaux pour remplir son sablier !... Ne sors pas demain de ton palais.

LIONI : Pourquoi ? Que veut dire cette menace ?

BERTRAM : N'en cherche pas la signification, fais seulement ce que je te conjure de faire... Ne sors point, quelque bruit que tu entendes ; quand bien même le tumulte d'une foule rassemblée... les cris des femmes et les gémissements des enfants... la vois mourante des hommes... le choc des armes, le roulement du tambour, l'aigre trompette et l'airain sonore des cloches t'annonceraient une grande alarme ! ne sors point que le tocsin n'ait cessé, et même alors attends mon retour.

LIONI : Encore une fois, qu'est-ce que cela veut dire ?

BERTRAM : Je te répéterai de ne point le demander. Au nom de tout ce que tu as de cher dans le ciel et sur la terre... par les âmes de tes augustes ancêtres, par ton espoir de rivaliser avec eux et de laisser des descendants dignes de toi et de ta race, par tous tes plus heureux souvenirs... par tout ce que tu as à craindre dans la vie, par tous les bienfaits que je te dois, et que je voudrais reconnaître par des bienfaits plus grands... demeure dans ton palais... Si tu me crois, confie ton salut à tes dieux domestiques et à

mon avis, sinon tu es perdu.

LIONI : Je suis déjà confondu de surprise... Sans doute tu es dans le délire ! Qu'ai-je à redouter ?... Quels sont mes ennemis ?... Ou si j'en ai, pourquoi es-tu ligué avec eux, toi ?... Ou si tu es ligué avec eux, pourquoi viens-tu m'avertir à cette heure, et pas plus tôt ?

BERTRAM : C'est à quoi je ne puis répondre... Veux-tu sortir malgré cet avis fidèle ?...

LIONI : Je ne suis pas né pour avoir peur d'une vaine menace dont j'ignore la cause. À l'heure du Conseil, je ne serai pas compté parmi les absents.

BERTRAM : Ne parle point ainsi... Pour la dernière fois, es-tu décidé à sortir ?

LIONI : Oui... Et il n'est rien qui puisse m'en empêcher.

BERTRAM : Que le ciel ait donc pitié de ton âme ! Adieu !

Il se prépare à s'en aller.

LIONI : Arrête... Quelque chose de plus que ma propre sûreté m'oblige à te rappeler... Nous ne devons pas nous séparer ainsi. Bertram, il y a longtemps que je te connais.

BERTRAM : Depuis mon âge le plus tendre, seigneur, vous avez été mon protecteur. Nous avons joué ensemble aux jours de l'enfance insouciante. Alors la noblesse oublie son rang, ou plutôt rien encore ne lui en a appris les froides prérogatives. Nous avons souvent mêlé nos jeux, nos sourires, nos larmes. Mon père était le client du vôtre, et moi le frère nourricier de son fils. Des années nous ont vu heureux et tendrement unis ! Ô Dieu ! quelle différence entre ce temps et le temps présent !

LIONI : Bertram, c'est toi qui l'as oublié.

BERTRAM : Ni aujourd'hui, ni jamais. Quelque chose qui fût arrivé, j'aurais voulu te sauver. Quand nous fûmes parvenus à l'âge viril, et que ta naissance t'eut dévoué aux soins de l'État, Bertram, né dans un rang plus humble, et condamné aux travaux plus humbles de son rang, Bertram ne fut point abandonné par toi. Si ma fortune n'a pas monté plus haut, ce n'est point la faute de celui qui

plusieurs fois vint généreusement à mon secours, et fut mon appui lorsque j'eus à lutter contre le torrent des circonstances qui entraînent l'homme trop faible ; jamais un sang noble ne coula dans un cœur plus noble que le tien ; tu l'as prouvé au pauvre plébéien. Pourquoi tes collègues les sénateurs ne te ressemblent-ils pas ?

LIONI : Comment, qu'as-tu à dire contre le Sénat ?

BERTRAM : Rien.

LIONI : Je sais qu'il est des esprits chagrins et des agitateurs qui murmurent tout bas leurs phrases séditieuses, se tiennent cachés dans des lieux retirés, et ne sortent que la nuit, enveloppés de leurs manteaux pour nous maudire dans l'ombre ; ce sont des soldats déserteurs, des mécontents amis du désordre, et des débauchés sans espoir, qui clabaudent dans les tavernes. Toi, Bertram, tu ne fréquentes pas ces gens-là... Il est vrai que depuis quelque temps je t'ai perdu de vue ; mais tu étais habitué à une vie sobre, tu ne te liais qu'avec d'honnêtes amis, et ton visage avait toujours un air de gaieté. Que t-est-il arrivé ? tes yeux creux, tes joues pâles et des gestes d'inquiétude, tout annonce que la douleur, la honte et la conscience se disputent ton cœur.

BERTRAM : Que la honte et la douleur tombent sur la tyrannie maudite qui corrompt jusqu'à l'air de Venise et fait délirer les hommes, comme la peste trouble par des accès de fureur les dernières heures du moribond !

LIONI : Des traîtres ont essayé de te gagner, Bertram ; ce n'est pas là ton ancien langage ni tes propres pensées ; quelque misérable t'a communiqué ses mécontentements ; mais il ne faut pas que je te laisse égarer ainsi. Tu fus bon et tendre ; tu n'es pas fait pour les lâches actions auxquelles la trahison et le vice voudraient te pousser. Avoue-moi tout... fie-toi à moi... tu connais mon caractère... qu'avez-vous donc résolu, toi et tes associés, qui doive m'empêcher, moi ton ami, le seul fils de l'ami de ton père... Ah ! notre amitié est un héritage que nous sommes tenus de léguer à nos enfants, tel que nous l'avons reçu ou augmenté... qu'avez-vous donc résolu, te dis-je, qui puisse

te rendre un homme dangereux pour moi, et me faire garder ma maison comme une femme malade ?

BERTRAM : Non, cesse de me questionner, il faut que je sorte...

LIONI : Et moi que je sois égorgé !... Parle, n'est-ce pas ce que tu disais, mon cher Bertram ?

BERTRAM : Qui parle de meurtre ?... Qu'ai-je dit qui pût vous faire croire au meurtre ?... C'est faux, je n'ai point dit cela.

LIONI : Tu ne l'as point dit ; mais ton œil farouche, que j'ai peine à reconnaître, tant il est changé, a le regard sinistre du meurtrier... Si c'est de ma vie qu'il s'agit, prends-la... je suis sans armes... et pars... je ne voudrais point devoir la vie à la capricieuse pitié d'un homme tel que toi et de ceux qui t'ont enrôlé parmi eux.

BERTRAM : Plutôt que de verser ton sang, je risque le mien ; plutôt que d'offenser un seul de tes cheveux, je mets en péril mille têtes dont quelques unes sont aussi nobles et plus nobles que la tienne.

LIONI : Oui ; en est-il ainsi ? excuse-moi, Bertram, je ne suis pas digne d'être seul mis à part dans des hécatombes aussi illustres... Qui sont-ils ceux qui sont en danger, et ceux qui nous en menacent ?

BERTRAM : Venise et tous ceux qu'elle renferme dans ses murs sont divisés comme les fils d'une même maison, et périront demain au lever du jour.

LIONI : Encore des mystères, et des mystères terribles ! mais maintenant, ou toi, ou moi, ou tous deux peut-être, nous sommes sur le bord de l'abîme... Parle franchement, et tu conserves la vie, et tu acquiers de la gloire ; car il est plus honorable de sauver que d'égorger dans les ténèbres... Fi donc, Bertram ! ce n'est point là une perfidie digne de toi ! Que ferais-tu en voyant porter au bout d'une lance, devant le peuple saisi d'horreur, la tête de celui dont le cœur te fut toujours ouvert ? Tel sera mon sort ; car je jure ici que de quelque péril que tu me menaces, je sortirai de mon palais, à moins que tu ne m'apprennes la cause et les conséquences de ce qui t'amène ici.

BERTRAM : N'est-il donc aucun moyen de te sauver ? Les heures volent et tu es perdu !... Toi, mon seul bienfaiteur ! le seul ami qui me fut fidèle dans toutes les circonstances ! Cependant ne fais pas un traître de moi ! laisse-moi te sauver... mais épargne mon honneur !

LIONI : L'honneur peut-il exister dans une ligue de meurtriers ? Qui sont les véritables traîtres ? ceux qui trahissent l'État.

BERTRAM : Une ligue est un contrat qui lie d'autant plus les cœurs sincères, que leurs paroles doivent tenir lieu de loi. Je sens qu'il n'est pas de traître comme celui dont la trahison domestique enfonce le poignard dans le cœur qui se reposait sur sa foi.

LIONI : Et qui enfoncera le poignard dans le mien ?

BERTRAM : Ce ne sera pas moi... J'aurais pu résoudre mon âme à tout, excepté à cela. Tu ne dois pas mourir. Vois combien ta vie m'est chère, puisque je risque la vie de tant d'hommes, et bien plus que la vie, la liberté des générations futures, pour n'être pas ton assassin, comme tu n'as pas craint de m'appeler... Encore une fois, je t'en conjure, ne passe pas le seuil de ta porte.

LIONI : Non, non... Je sors à l'instant même.

BERTRAM : Eh bien ! périsse Venise plutôt que mon ami ! Je vais révéler... faire tomber dans un piège... trahir... immoler... Oh ! quel homme infâme je vais devenir pour toi !

LIONI : Dis plutôt que tu vas être le sauveur de ton ami et de l'État !... Parle, n'hésite plus... Toutes les récompenses, tous les gages qui garantiront ta sûreté te sont offerts... Je te promets tous les trésors que la république accorde à ses plus dignes citoyens... bien plus, la noblesse même... Je ne te demande que d'être sincère et repentant.

BERTRAM : Je viens d'y réfléchir : cela ne peut être... Je t'aime, tu le sais... ma présence ici en est une preuve évidente, quoique ce soit la dernière ; mais ayant rempli mon devoir auprès de toi, je dois maintenant être tout entier à ma patrie ! Adieu !... Nous ne nous verrons plus dans ce monde... Adieu !

LIONI : Holà !... Antonio !... Pedro !... tenez-vous à la porte... que

personne ne passe ; arrêtez cet homme. *(Antonio et d'autres domestiques armés entrent et saisissent Bertram)... (Lioni continue.)* Prenez garde qu'on ne lui fasse aucun mal ; apportez-moi mon épée et mon manteau, mettez quatre rames à la gondole... qu'on se dépêche. *(Antonio sort.)* Nous irons chez Giovanni Gradenigo, et nous enverrons chercher Marc Cornaro... Ne crains rien, Bertram, cette violence nécessaire est pour ta sûreté autant que pour celle de l'État.

BERTRAM : Où veux-tu conduire ton prisonnier ?

LIONI : D'abord au conseil des Dix, et de là chez le Doge.

BERTRAM : Chez le Doge ?

LIONI : Sans doute... N'est-il pas le chef de l'État ?

BERTRAM : Demain peut-être.

LIONI : Que veux-tu dire ?... Mais nous le saurons tout à l'heure.

BERTRAM : En es-tu sûr ?

LIONI : Aussi sûr que je puis l'être en espérant que tous les moyens de douceur suffiront pour me l'apprendre ; mais s'ils échouent, tu connais les Dix et leur tribunal, et tu sais que Saint-Marc a des cachots, et ces cachots des tortures.

BERTRAM : Emploie-les avant l'aurore qui va luire... Encore quelques moments, et tu périras de la mort que tu me réserves.

Antonio entre.

ANTONIO : La gondole est prête, seigneur ; on vous attend.

LIONI : Faites attention au prisonnier... Bertram, nous raisonnerons ensemble en allant au palais du sage Gradenigo.

Ils sortent.

SCÈNE II : Le palais ducal. Appartement du Doge. LE DOGE et son neveu BERTUCCIO FALIERO.

LE DOGE : Tous les gens de notre maison sont-ils rassemblés ?

BERTUCCIO FALIERO : Ils sont prêts et attendent impatiemment

le signal aux alentours de notre palais de San Polo. Je viens prendre vos derniers ordres.

LE DOGE : Il eût été heureux d'avoir le temps de convoquer un plus grand nombre de nos vassaux de mon fief de Val-di-Marino... mais c'est trop tard.

BERTUCCIO FALIERO : Il me semble, seigneur, que les choses vont mieux comme elles sont ; l'augmentation subite du nombre de nos gens aurait éveillé le soupçon : quoique vaillants et fidèles, les vassaux de ce canton sont trop grossiers et trop querelleurs pour conserver longtemps la discipline secrète nécessaire dans une telle entreprise, jusqu'à ce que nos ennemis soient attaqués.

LE DOGE : Oui ; mais lorsqu'une fois le signal est donné, voilà les hommes qu'il faut : ces esclaves de Venise ont tous leurs considérations particulières, leurs préventions pour ou contre tel noble, qui peuvent les faire aller trop loin ou exciter en eux une imprudente et folle pitié ; les fidèles serfs de mon comté de Val-di-Marino exécuteraient les ordres de leur seigneur sans traverser sa vengeance par leurs affections ou leurs inimitiés particulières. Les Marcello et les Cornaro sont les mêmes hommes pour eux ; ils ne font aucune différence entre un Gradenigo et un Foscari ; ils ne sont pas accoutumés à tressaillir en entendant prononcer ces noms, ni à fléchir le genou devant un sénat. Un chef armé est leur souverain, et non un noble vêtu d'hermine.

BERTUCCIO FALIERO : Nous sommes assez nombreux ; et quant aux dispositions de nos clients contre le Sénat, j'en réponds.

LE DOGE : Eh bien ! le sort en est jeté... Mais, quand il d'un service militaire sur le champ de bataille, parlez-moi de mes vassaux. Ils éclaircirent les rangs des Huns lorsque nos pâles citoyens se réfugiaient sous leurs tentes et tremblaient aux sons de victoire de leurs propres trompettes. Si nous ne trouvons qu'une faible résistance, tu verras ces citadins transformés en lions comme leur étendard ; mais s'il y a beaucoup à faire, tu regretteras, comme moi, de n'avoir pas derrière nous une troupe de

braves vassaux.

BERTUCCIO FALIERO : Puisque c'est là votre pensée, je dois m'étonner que vous ayez sitôt résolu de frapper le coup décisif.

LE DOGE : De tels coups doivent être frappés soudainement ou jamais. Lorsque j'eus dompté le faux remords qui agitait mon cœur, et fait taire le souvenir du passé, je fus résolu à frapper, d'abord de peur de céder de nouveau à de pareilles émotions, et ensuite parce que, de tous ces hommes, il n'y a qu'Israël et Philippe Calendaro dont le courage et la foi me sont connus. Le jour de demain pourrait trouver parmi eux un traître qui nous perdît, comme le jour d'hier en a trouvé mille prêts à immoler le Sénat : mais, une fois engagés dans le carnage avec leurs glaives sanglants à la main, ils le poursuivront pour leur propre sûreté. Qu'ils donnent seulement le premier coup ; et le seul instinct de Caïn, qui est toujours caché dans le cœur des hommes, quoique les circonstances puissent l'endormir, l'instinct seul les poussera au carnage comme des loups. La vue du sang augmente pour le peuple la soif du sang, comme la première coupe de vin conduit aux longues débauches. Il sera plus difficile de les arrêter que de les exciter, quand une fois ils auront commencé ; mais jusque là un mot, une ombre, sont capables de renverser toute leur résolution. La nuit est-elle avancée ?

BERTUCCIO FALIERO : Le jour ne doit pas tarder à poindre.

LE DOGE : Alors il est temps de sonner la cloche. Nos hommes sont-ils à leur poste?

BERTUCCIO FALIERO : Ils doivent y être ; mais ils ont ordre de ne rien faire que je ne leur aie transmis vos ordres.

LE DOGE : C'est bien !... Le matin tardera-t-il longtemps à éteindre les feux de ses étoiles qui scintillent encore à la voûte des cieux ? Je suis calme et résolu : l'effort que m'a coûté la décision que j'ai prise de purifier la république par le feu, cet effort même m'a rendu toute la fermeté de mon âme. J'ai pleuré, j'ai tremblé à la pensée de ce terrible devoir ; mais maintenant j'ai mis de côté toute passion inutile, et je regarde fixement la tempête qui

s'approche comme le pilote d'un vaisseau amiral : cependant (pourras-tu le croire, mon neveu ?) il m'en a plus coûté qu'à l'approche d'un combat où il s'agissait du sort des nations, et lorsque j'étais à la tête d'une armée dont des milliers de soldats étaient dévoués à une mort certaine... Oui, pour verser le sang corrompu de quelques despotes, il m'en a plus coûté de me résoudre à une entreprise comme celle qui rendit Timoléon immortel, que d'envisager les travaux et les périls d'une vis de combats.

BERTUCCIO FALIERO : Je me réjouis de voir que votre sagesse est parvenue à dompter la fureur qui vous agitait si cruellement avant que vous fussiez résolu.

LE DOGE : J'ai toujours été le même. Dans la première pensée d'une grande entreprise, j'étais en proie à l'agitation, et la passion l'emportait sur tout : mais au moment de l'action j'étais aussi calme que les morts étendus autour de moi. C'est ce qu'ils n'ignoraient pas, ceux qui m'ont fait ce que je suis ; et ils se fiaient à l'empire que je conservais sur mon ressentiment, quand ses premiers transports étaient passés : mais ils n'ont pas réfléchi qu'il est des choses qui font de la vengeance une vertu par réflexion, et non une impulsion aveugle de la colère. Si les lois dorment, la justice veille ; les âmes outragées donnent souvent un droit public à leur injure particulière et justifient leur action à leurs propres yeux... Il me semble que le jour va paraître, n'est-il pas vrai ?... Regarde, tes yeux ne sont pas, comme les miens, affaiblis par l'âge... l'air respire la fraîcheur matinale, et il me semble voir la mer blanchir à travers ce balcon.

BERTUCCIO FALIERO : Oui, l'aurore commence à colorer l'horizon.

LE DOGE : Pars donc ... va faire sonner le signal sans délai ; et au premier coup de la cloche, marche sur le palais avec tous les clients de notre maison... C'est ici que je t'attends... Les Seize et leurs compagnies s'avanceront au même moment en colonnes séparées... songe à prendre ton poste à la grande porte ; je ne veux livrer les Dix qu'à nous-mêmes ;

que les autres, la populace patricienne, soient abandonnés à l'épée plus indifférente de ceux qui sont ligués avec nous. Souviens-toi que le cri de guerre est : Saint-Marc ! les Génois arrivent... aux armes ! Saint-Marc et la liberté !... maintenant, il est temps d'agir.

BERTUCCIO FALIERO : Adieu donc, mon oncle, nous nous reverrons sous les auspices de la liberté et d'une souveraineté véritable, ou nous ne nous reverrons plus.

LE DOGE : Viens ici, mon cher Bertuccio... embrassons-nous... Hâte-toi, car le jour va luire... Envoie-moi un messager pour me dire comment tout va, quand tu auras rejoint nos troupes ; et alors que le tocsin sonne du haut de la tour de Saint-Marc.

Bertuccio Faliero sort.

LE DOGE *(seul)* : Il est parti, et chacun de ses pas décide d'une vie... C'en est fait. Maintenant l'ange destructeur plane sur Venise et s'arrête avant de verser l'urne fatale, comme l'aigle considère sa proie, et, suspendu au milieu des airs, fait cesser un moment le mouvement de ses ailes pour fondre tout-à-coup sur la terre avec sa serre impitoyable... Ô jour qui viens si lentement éclairer les flots! hâte-toi... accours. Je ne voudrais point frapper dans les ténèbres ; je veux pouvoir guider tous les coups. Et vous, vagues azurées, je vous ai vues rougies de sang des Génois, des Sarrasins et des Huns, avec lequel se confondait celui de Venise, mais de Venise triomphante. Aujourd'hui point de mélange dans le sang qui va vous colorer de nouveau ! celui des barbares ne pourra plus nous réconcilier avec l'horrible aspect de cette teinte de pourpre : les amis ou les ennemis seront tous des citoyens. Ai-je donc vécu jusqu'à mes quatre-vingts ans pour être l'auteur d'un tel carnage, moi surnommé le sauveur de la république, moi dont le nom faisait voler en l'air les chapeaux d'un million de citoyens et excitait les cris de toute la cité, suppliant le ciel de répandre sur moi les bénédictions, la gloire et de longues années ?... J'ai donc vécu pour être témoin de ce jour !... Mais ce jour, fatal dans nos annales, sera suivi pas des siècles de bonheur. Le doge Dandolo survécut à ses

quatre-vingt-dix étés pour vaincre des rois et refuser leurs diadèmes. Je déposerai une couronne, et je renouvellerai la liberté de l'État... Mais, grand Dieu ! par quels moyens !... Un noble but les justifiera... Que sont quelques gouttes de sang humain ? Que dis-je ! le sang des tyrans n'est point du sang humain. Tels que des Molochs incarnés, ils se repaissent du nôtre jusqu'à ce que le temps soit venu de les rendre aux tombeaux qu'ils ont peuplés... O monde ! ô mortels ! qu'êtes-vous, et que sont vos meilleurs desseins, si nous devons punir les crimes par d'autres crimes, et nous hâter d'égorger nos ennemis, comme s'il n'y avait pour eux que cette porte de la mort, tandis que peu d'années suffiraient pour rendre le glaive superflu ? Faut-il que moi, sur les bords de ces régions inconnues, j'envoie devant moi tant de hérauts pour m'y précéder?... Bannissons ces pensées... *(Moment de silence...)* Écoutons ! N'entends-je par un murmure de voix lointaines et le bruit mesuré des pas d'une troupe armée ? Nos désirs évoquent-ils donc même des fantômes de sons ?... Ce ne peut être... le signal n'a pas retenti encore... Que tarde-t-il ?... Le messager de mon neveu devrait être près d'ici ; peut-être lui-même, en ce moment, ébranle-t-il sur ses gonds pesants le portail de la tour où se balance la cloche lugubre qui ne sonne que pour la mort d'un prince, ou dont les tintements sinistres n'annoncent que les périls de l'État. Qu'elle sonne ! et que ce tocsin soit le plus terrible et le dernier ; qu'elle sonne jusqu'à ce que la tour chancelle !... Quoi ! le silence règne encore ! J'irais moi-même, si mon poste n'était ici pour être le centre où se réuniront les éléments discordants qui composent les ligues de cette espèces, et pour encourager les faibles ou ceux qui hésiteraient, si l'on nous résiste... car, si les patriciens soutiennent un combat, ce sera dans le palais que l'action sera la plus chaude ; c'est donc ici mon poste comme chef de tous les mouvements... Mais écoutons ! Il vient... il vient, le messager de mon neveu, du brave Bertuccio... Quelles nouvelles m'apporte-t-il ?... Est-il en marche ?... A-t-il réussi ?... Qui vois-je ici ?... Tout est perdu !... Mais je ferai encore un effort.

Un seigneur de la nuit – signor di notte - entre avec des gardes, etc.

LE SEIGNEUR DE LA NUIT : Doge, je t'arrête pour haute trahison.

LE DOGE : Moi, ton prince, coupable de trahison ?... Qui sont ceux qui osent voiler leur propre trahison sous un tel ordre ?

LE SEIGNEUR DE LA NUIT *(montrant son ordre)* : Voici l'ordre du conseil des Dix assemblés.

LE DOGE : Et où sont-ils ? et pourquoi sont-ils assemblés ? Non, un tel Conseil ne peut être légitime que lorsque le prince y préside, et c'est moi que cela regarde... Je t'ordonne de me conduire à la chambre du Conseil.

LE SEIGNEUR DE LA NUIT : Doge ! cela ne se peut ; les Dix ne sont pas assemblés dans le lieu ordinaire de leurs séances, mais dans le couvent de Saint-Sauveur.

LE DOGE : Tu oses donc me désobéir ?

LE SEIGNEUR DE LA NUIT : Je sers l'État et suis tenu de le servir fidèlement ; j'apporte l'ordre de ceux qui le gouvernent.

LE DOGE : Jusqu'à ce que mon seing soit apposé à cet ordre, il est illégal ; et dans ce moment il est séditieux... As-tu songé que tu risquais ta vie en osant te charger d'une fonction illégitime ?

LE SEIGNEUR DE LA NUIT : Ma charge ne m'oblige point à répondre, mais à agir... Je suis envoyé ici pour servir de garde à ta personne, et non comme un juge qui écoute et décide.

LE DOGE *(à part)* : Gagnons du temps... Pourvu que la cloche de Saint-Marc sonne, tout peut encore aller bien !... Mon neveu, hâte-toi hâte-toi, hâte-toi ! notre destinée tremble dans la balance ; et malheur aux vaincus, que ce soient le prince et le peuple, ou les esclaves et le sénat ! *(On entend la grande cloche de Saint-Marc...)* Je l'entends... La cloche retentit... *(Le Doge ajoute tout haut :)* Écoutez, seigneur de la nuit ; et vous, ses satellites, la peur vous fait trembler, vils mercenaires ! Voilà le signal de votre mort ! Retentis encore plus fort, airain sonore...Maintenant, lâches, songez à racheter votre vie !

LE SEIGNEUR DE LA NUIT : Ô malheur ! Saisissez vos armes, et gardez la porte... Tout est perdu si cette cloche terrible ne cesse pas bientôt de retentir... L'officier se sera trompé de chemin, il aura mal exécuté son ordre ou rencontré quelque obstacle... Anselme, dirige-toi vers la tour avec ta compagnie... que les autres restent avec moi.

Une partie de la garde sort.

LE DOGE : Misérable ! si tu tiens encore à la vie, implore ma pitié ; tu n'as pas une minute à vivre !... Oui, envoie tes lâches soldats ; ils ne reviendront plus.

LE SEIGNEUR DE LA NUIT : Si cela est, ils mourront en faisant leur devoir, et je mourrai comme eux.

LE DOGE : Insensé ! l'aigle s'attaque à une proie plus noble que toi et tes vils sicaires... Tu vivras, si tu ne provoques point la mort par ta résistance ; et si des âmes enfoncées comme la tienne dans les ténèbres peuvent supporter la clarté du soleil, apprends à être libre.

LE SEIGNEUR DE LA NUIT : Et toi, apprends à être prisonnier... *(Le son de la cloche cesse.)* On ne l'entend plus ce perfide signal qui devait lancer la populace sur les patriciens, comme des limiers sur leur proie. Le son de mort a retenti, mais ce n'est pas pour le sénat !

LE DOGE *(après un moment de silence)* : Tout est silencieux !... tout est perdu !

LE SEIGNEUR DE LA NUIT : Maintenant, Doge, dénonce-moi comme l'esclave d'un conseil révolté ? N'ai-je pas fait mon devoir ?

LE DOGE : Tais-toi, lâche ! Tu as fait un noble exploit, et gagné le prix du sang ; ceux qui t'emploient te récompenseront. Mais tu as été envoyé pour me garder, et non pour faire entendre de vaines paroles, comme tu le disais tout à l'heure... remplis donc ta charge, mais en silence, comme tu le dois : si je suis ton prisonnier, je suis aussi ton prince.

LE SEIGNEUR DE LA NUIT : Je n'ai pas eu l'intention de manquer au respect dû à votre rang. Je vous obéirai en ceci.

LE DOGE *(à part)* : Il ne me reste plus maintenant qu'à mourir !... J'aurais volontiers succombé avec orgueil à l'heure du triomphe, mais le voir m'échapper ainsi !

D'autres seigneurs de la nuit entrent avec Bertuccio Faliero, prisonnier.

LE SECOND SEIGNEUR DE LA NUIT : Nous l'avons saisi au moment qu'il sortait de la tour, où déjà, d'après les ordres du Doge, le signal commençait à sonner.

LE PREMIER SEIGNEUR DE LA NUIT : Tous les passages qui conduisent au palais sont-ils bien gardés ?

LE SECOND SEIGNEUR DE LA NUIT : Oui ; mais d'ailleurs peu importe ; les chefs sont tous chargés de chaînes, et quelques uns même subissent déjà la question... leurs complices sont dispersés et plusieurs saisis.

BERTUCCIO FALIERO : Mon oncle !

LE DOGE : C'est vainement qu'on veut lutter contre la fortune. La gloire a déserté notre maison.

BERTUCCIO FALIERO : Qui l'aurait cru ? Ah ! un moment plus tôt !...

LE DOGE : Ce moment eût changé la face des siècles ; celui-ci nous livre à l'éternité... Nous saurons nous montrer comme des hommes dont le triomphe n'est pas dans le succès, mais qui savent faire face à la fortune. Ne t'afflige pas, ce n'est qu'un court passage... Je voudrais le franchir seul ; mais si, comme il est probable, ils nous envoient ensemble, partons dignes de nos pères et de nous-mêmes.

BERTUCCIO FALIERO : Je ne vous ferai point rougir, mon oncle.

LE PREMIER SEIGNEUR DE LA NUIT : Seigneur, nos ordres sont de vous garder dans deux appartements séparés, jusqu'à ce que le Conseil vous appelle pour vous interroger.

LE DOGE : Nous interroger !... Pousseront-ils la dérision jusqu'au bout ?... Qu'ils en agissent avec nous comme nous en avons agi avec eux, mais avec moins de pompe. Ce n'est qu'un jeu d'homicides qui ont tiré au sort pour savoir qui seraient immolés les premiers : les patriciens ont gagné par une adresse perfide... Quel a été notre Judas ?

LE PREMIER SEIGNEUR DE LA NUIT : Je n'ai point l'ordre de répondre à cette question.

BERTUCCIO FALIERO : Je répondrai pour toi... C'est un certain Bertram, qui fait en ce moment ses révélations à la Junte secrète.

LE DOGE : Bertram le Bergamasque ! De quels vils instruments nous nous servons pour la vie ou la mort ! Ce lâche, souillé d'une double trahison, va recueillir des récompenses et des honneurs, et sera mis dans l'histoire avec les oies du Capitole, dont les aigres cris réveillèrent Rome, et qui obtinrent un triomphe annuel ; tandis que Manlius qui précipita les Gaulois de la roche Tarpéienne, en fut précipité lui-même.

LE PREMIER SEIGNEUR DE LA NUIT : Manlius devint traître, et voulut usurper la tyrannie.

LE DOGE : Il sauva l'État, et voulut le réformer après l'avoir sauvé ! Mais, discours inutiles... Allons, seigneur, remplissez votre tâche.

LE PREMIER SEIGNEUR DE LA NUIT : Noble Bertuccio, nous devons vous faire passer dans un autre appartement.

BERTUCCIO FALIERO : Adieu, mon oncle, je ne sais si nous nous reverrons dans cette vie ; mais peut-être permettront-ils à nos cendres de se mêler ensemble.

LE DOGE : Oui, et nos âmes se réuniront aussi, et feront un jour ce que n'a pu faire l'enveloppe fragile qui leur sert de prison. Les coupables sénateurs ne pourront éteindre la mémoire de ceux qui avaient voulu renverser leurs trônes ; et de tels exemples trouveront des héritiers, quoique éloignés peut-être.

ACTE V

SCÈNE PREMIERE : Salle du conseil des Dix, avec les sénateurs qu'ils se sont adjoints pour composer le tribunal qu'on appelait la Junte (Giunta), et qui sont convoqués pour juger Marino Faliero et les autres conjurés accusés de trahison. Gardes, Officiers, etc. , etc. ISRAËL BERTUCCIO et PHILIPPE CALENDARO (enchaînés) ; BERTRAM, LIONI (témoins) etc. , etc. ; le chef des Dix, BENINTENDE.

BENINTENDE : Après la conviction manifeste de leurs attentats multipliés, il ne reste plus qu'à prononcer la sentence de ces hommes endurcis : tâche pénible pour ceux qui interprètent la loi et pour ceux qui les écoutent. Hélas ! pourquoi cette tâche m'est-elle réservée ?... Pourquoi faut-il que le temps de ma charge soit souillé, dans les annales des âges à venir, pour cette noire trahison, ourdie pour la ruine d'un État libre et juste, connu de toute la terre comme le rempart des chrétiens contre les Sarrasins et le Grec schismatique, le sauvage Hun, et le Franc moins barbare ? C'est pour saper le trône d'une ville qui a ouvert à l'Europe les trésors de l'Inde, le dernier refuge des Romains poursuivis par Attila, la reine de l'Océan, la fière rivale de l'orgueilleuse Gênes ; c'est contre une telle cité que des hommes perdus ont risqué leur misérable vie... Qu'ils soient donc puni de mort !

ISRAËL BERTUCCIO : Nous sommes prêts, grâces à vos tortures. Qu'on nous fasse périr.

BENINTENDE : Si vous avez quelque chose à dire qui puisse vous obtenir une diminution de peine, la Junte consent à vous entendre... Si vous avez quelque aveu à faire, voici le moment : peut-être en recueillerez-vous le fruit.

ISRAËL BERTUCCIO : Nous sommes ici pour écouter, et non pour parler.

BENINTENDE : Vos crimes sont suffisamment prouvés par vos complices, et toutes les circonstances qui viennent à l'appui de leur témoignage . Cependant nous voudrions entendre de votre bouche l'aveu de votre trahison sur les

bords de ce noir abîme qu'aucun mortel ne doit repasser ; la vérité seule peut vous être utile sur la terre ou dans le ciel : dites-nous donc quel était votre motif.

ISRAËL BERTUCCIO : La justice.

BENINTENDE : Et votre but ?

ISRAËL BERTUCCIO : La liberté.

BENINTENDE : Vous êtes bref, Israël.

ISRAËL BERTUCCIO : Telle est mon habitude ; je fus élevé en soldat, et non en sénateur.

BENINTENDE : Peut-être pensez-vous, par cette brièveté, braver vos juges et retarder la sentence.

ISRAËL BERTUCCIO : Soyez aussi bref que moi, et croyez que je préférerai cette grâce à votre pardon.

BENINTENDE : Est-ce là votre seule réponse au tribunal ?

ISRAËL BERTUCCIO : Allez demander à vos chevalets ce qu'ils ont pu arracher de nous, ou placez-nous-y de nouveau : nous avons encore quelques gouttes de sang ; il reste quelque faible sensibilité dans ces membres déchirés par la torture ; mais vous n'oseriez plus le faire ; car si nous y succombions... et vous ne nous avez laissé que peu de vie pour supporter de nouveaux tourments... si nous y succombions, vous perdriez le spectacle public par lequel vous voulez inspirer la terreur à vos esclaves et confirmer leur servitude ! Mais, quelle que soit notre constance ou notre faiblesse, des gémissements ne sont pas des mots, ni l'agonie un assentiment ; une affirmation n'est pas la vérité, si la nature trop faible force l'âme au mensonge pour obtenir un court répit...

BENINTENDE : Déclarez-nous vos complices ?

ISRAËL BERTUCCIO : Le Sénat.

BENINTENDE : Que voulez-vous dire ?

ISRAËL BERTUCCIO : Demandez-le au peuple souffrant, que les crimes des patriciens ont poussé au crime.

BENINTENDE : Vous connaissez le Doge ?

ISRAËL BERTUCCIO : J'ai servi avec lui à Zara ; dans les champs de bataille ; pendant que vous vous exerciez ici à votre office actuel, nous exposions nos vies, et vous ne hasardiez que la vie des autres par vos accusations ou vos défenses. Du reste, Venise connaît son Doge par ses grandes actions et les insultes du Sénat.

BENINTENDE : Vous avez eu des conférences avec lui ?

ISRAËL BERTUCCIO : Je suis fatigué, plus fatigué de vos questions que de vos tortures : je vous prie d'ordonner notre jugement.

BENINTENDE : Il ne tardera pas... Et vous, Philippe Calendaro, qu'avez-vous à dire pour éviter le dernier supplice ?

CALENDARO : Je ne fus jamais un grand parleur, et il ne me reste rien à dire qui en vaille la peine.

BENINTENDE : Le chevalet pourrait changer encore votre ton.

CALENDARO : Oui, sans doute, il pourrait le changer, et l'a déjà fait ; mais il ne changera pas mes paroles, ou s'il le faisait...

BENINTENDE : Eh bien ?

CALENDARO : Mon aveu dans les tortures sera-t-il admis par la loi ?

BENINTENDE : Assurément.

CALENDARO : Quel que soit celui que j'accuserai de trahison ?

BENINTENDE : Sans doute, il sera mis en jugement.

CALENDARO : Mon témoignage le fera-t-il périr ?

BENINTENDE : Que votre confession soit détaillée et positive, il sera en danger de perdre la vie.

CALENDARO : Prends donc bien garde à toi, orgueilleux président ! Par l'éternité qui s'ouvre devant moi, je jure que toi, toi seul, tu seras dénoncé comme traître sur le chevalet, si l'on m'y étend une seconde fois.

UN MEMBRE DE LA JUNTE : Seigneur président, il vaudrait mieux procéder au jugement ; il n'y a plus rien à tirer de ces hommes.

BENINTENDE : Malheureux coupables, préparez-vous à une prompte mort : la nature de votre crime... la loi... et le péril imminent de l'État, ne vous accordent pas une heure de délai... Gardes, qu'on les emmène ; qu'ils soient exécutés sur le balcon où, le jour de la fête du grand Jeudi, le Doge est placé pour voir le combat des taureaux... que leurs membres palpitants y demeurent exposés à la vue du peuple... et que le ciel ait pitié de leurs âmes !

LA JUNTE : Ainsi soit-il.

ISRAËL BERTUCCIO : Seigneur, adieu ! un même lieu ne nous verra plus ensemble.

BENINTENDE : Et de peur qu'ils ne tentent de soulever la multitude égarée... gardes, que leurs bouches soient bâillonnées même pendant l'exécution. Qu'on les emmène.

CALENDARO : Quoi donc ! ne pourrons-nous même pas dire adieu à un ami affectueux, ni avoir un moment d'entretien avec notre confesseur ?

BENINTENDE : Un prêtre vous attend dans le vestibule ; mais, quant à vos amis, de tels adieux leur seraient pénibles et sans utilité pour vous.

CALENDARO : Je savais que nous étions bâillonnés pendant notre vie, du moins ceux qui n'avaient pas le courage de braver la mort pour exprimer librement leurs pensées ; mais je croyais que, dans le peu d'instants qu'il nous reste, la liberté de discours qu'on accorde aux moribonds ne nous serait refusée... Puisque...

ISRAËL BERTUCCIO : Laisse-les faire, brave Calendaro ! qu'importe quelques paroles de plus ou de moins ? Mourons sans recevoir d'eux la moindre faveur. Notre sang ne s'en élèvera que plus tôt contre eux vers le ciel. Il témoignera contre leurs atrocités bien mieux que ne pourrait le faire un volume composé de nos dernières paroles. Le son de notre voix les fait trembler... Ils redoutent jusqu'à notre silence... Qu'ils vivent dans leurs terreurs !... Laissons-les livrés à leurs pensées, et tournons

les nôtres vers le ciel ! Conduisez-nous, gardes, nous sommes prêts.

CALENDARO : Israël, si tu m'avais écouté, il n'en eût point été ainsi, et ce lâche Bertram que je vois pâlir serait...

ISRAËL BERTUCCIO : Silence, Calendaro ! À quoi bon de penser maintenant à cela ?

BERTRAM : Hélas ! je voudrais que vous puissiez mourir en paix avec moi. Je n'ai point cherché à jouer le rôle que je joue, j'y ai été forcé... Dites que vous me pardonnez, quoique je ne puisse jamais trouver mon pardon. Ne me regardez pas avec cet air de courroux.

ISRAËL BERTUCCIO : Je meurs et je te pardonne.

CALENDARO : Je meurs et je te méprise.

Israël Bertuccio et Philippe Calendaro sortent avec les gardes, etc.

BENINTENDE : Maintenant que ces criminels sont jugés, il est temps de prononcer notre sentence contre le plus grand de tous les traîtres connus dans les annales du monde, le doge Faliero ! Les preuves sont suffisantes. Le temps et le crime demandent une prompte procédure : sera-t-il appelé ici pour entendre la lecture de son arrêt ?

LA JUNTE : Oui, oui.

BENINTENDE : Avogadori, ordonnez que le Doge soit introduit dans le conseil.

UN MEMBRE DE LA JUNTE : Et quand se fera le procès des autres conspirateurs ?

BENINTENDE : Quand tous les chefs seront exécutés. Quelques uns ont fui à Chiozza, mais il y a plus de mille soldats à leur poursuite, et nous avons pris sur la terre ferme et dans les îles de telles précautions, que nous espérons qu'aucun de ces coupables ne s'échappera pour aller répéter dans les royaumes étrangers ses perfides accusations contre le Sénat. (Le Doge entre accompagné de gardes, etc.) Doge !... car vous êtes toujours Doge, et la loi vous considère encore comme tel, jusqu'à ce que l'heure soit venue de dépouiller de la toque ducale cette tête qui n'a pu se contenter de l'honneur de porter une

couronne plus noble que celle des rois... vous avez conspiré pour renverser vos pairs qui vous ont fait ce que vous êtes, et pour éteindre dans le sang la gloire d'une cité... Mais nous avons déjà mis devant vos yeux dans votre appartement, par l'entremise des Avogadori, toutes les preuves qui témoignent contre vous ; jamais preuves plus terribles ne se sont élevées pour confondre un traître. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

LE DOGE : Que vous dirais-je, puisque ma défense serait votre condamnation ? Vous êtes en même temps les coupables et les accusateurs, les juges et les bourreaux !... faites ce que vous avez le pouvoir de faire.

BENINTENDE : Vos principaux complices ayant tout avoué, il n'est plus d'espoir pour vous.

LE DOGE : Et qui sont-ils ?

BENINTENDE : Le nombre en est grand, mais le premier est devant vous, Bertram de Bergame... Voulez-vous le questionner ?

Le Doge regarde Bertram avec un air de mépris.

LE DOGE : Non.

BENINTENDE : Deux autres encore, Israël Bertuccio et Philippe Calendaro ont avoué leur complicité avec le Doge.

LE DOGE : Et où sont-ils ?

BENINTENDE : Au lieu du supplice, et maintenant ils répondent au ciel de ce qu'ils ont fait sur la terre.

LE DOGE : Ah ! le Brutus plébéien est-il donc mort, et avec lui l'ardent Cassius de l'arsenal ?... Comment ont-ils supporté leur arrêt ?

BENINTENDE : Pensez au vôtre... il va être prononcé. Vous refusez donc de plaider votre cause ?

LE DOGE : Je ne puis plaider devant mes inférieurs, ni reconnaître que vous ayez le droit légal de me juger... Montrez-moi la loi.

BENINTENDE : Dans les grandes circonstances imprévues, la loi doit être refaite ou amendée. Nos pères n'avaient point

fixé de peine pour un crime comme le vôtre, de même que sur les antiques tables de Rome, la sentence contre le parricide avait été oubliée. pouvaient-ils déterminer un supplice pour une chose dont le nom et la pensée n'existaient pas dans leurs nobles cœurs ? Qui aurait pu prévoir que la nature serait assez corrompue pour permettre un attentat comme celui des fils contre leurs pères, et des princes contre leurs royaumes ? Votre forfait nous a fait décréter une nouvelle loi ; elle servira d'exemple aux traîtres d'un rang élevé qui, mécontents de leur sceptre tant qu'il n'est pas converti en glaive à deux tranchants, conspireraient pour parvenir à la tyrannie ! La dignité de Doge ne vous suffisait-elle pas ? Qu'y a-t-il de plus noble que la seigneurie de Venise ?

LE DOGE : La seigneurie de Venise ! Vous m'avez trahi... vous... oui, vous... traître que vous êtes !... J'étais votre égal par la naissance et supérieur à vous par mes actions. Vous m'enlevâtes à mes honorables travaux dans des terres lointaines... à mes travaux sur mer... sur le champ de bataille... et dans les cités... Vous me désignâtes comme une victime à couronner ; mais une victime chargée de liens et traînée à l'autel que seul vous pouviez desservir. Je ne connaissais pas... je ne cherchais pas... je ne désirais pas... je ne songeais pas à mon élection quand elle me parvint à Rome, et j'obéis ; mais à mon arrivée je trouvai qu'outre la vigilance jalouse qui vous faisait traverser les meilleures intentions de votre souverain, vous aviez profité de l'interrègne de mon voyage pour mutiler encore le peu de privilèges laissés au Doge de Venise. Je supportai tout cela, et je l'aurais toujours supporté, si mes foyers domestiques n'avaient été souillés par la flétrissure de votre licence ; et je vois parmi vous le lâche débauché... juge digne d'un tel tribunal.

BENINTENDE *(l'interrompant)* : Michel Steno est ici en vertu de sa charge, comme membre des Quarante ; les Dix ayant demandé au Sénat une Junte de patriciens pour nous aider dans un procès difficile et nouveau jusqu'à présent, il a été absous de la peine prononcée contre lui, parce que le Doge, qui devait protéger les lois, cherchant à les

abolir, ne peut exiger qu'on punisse les autres par les statuts qu'il nie et viole lui-même !

LE DOGE : Lui puni !... j'aime mieux le voir là sur son siège, se rassasier de ma mort, que soumis à cette peine dérisoire que votre perfide apparence de justice avait prononcée contre lui. Quelque lâche que fût son crime, il est innocent, comparé à ses protecteurs.

BENINTENDE : Comment se peut-il que l'auguste Doge de Venise, chargé du poids d'une vie octogénaire et de tant d'honneurs, ait laissé sa fureur, comme celle d'un enfant, dompter tout sentiment, toute sagesse et toute crainte, parce qu'il a été provoqué par l'offense d'un jeune homme ?

LE DOGE : Une étincelle produit la flamme ; c'est la dernière goutte qui fait déborder la coupe, et la mienne était déjà pleine. Vous opprimiez le prince et le peuple. J'ai voulu délivrer l'un et l'autre et j'ai échoué. Le prix du succès aurait été la gloire, la vengeance, la victoire. Venise aurait rivalisé dans l'histoire avec la Grèce et Syracuse, quand elles furent délivrées et florissantes pendant des siècles, et mon nom eût été mis à côté de ceux de Gélon et de Thrasibule. Déçu dans mon espoir, je sais que la peine du vaincu est l'infamie et la mort pour le présent ; l'avenir nous jugera, quand Venise ne sera plus, ou qu'elle sera libre : jusqu'alors le vérité restera muette. N'hésitez pas : je n'aurais point eu de pitié ; je n'en demande aucune. Ma vie a été jouée contre un hasard dangereux : j'ai perdu ; satisfaites-vous. Je serais resté seul au milieu de vos tombeaux ; vous pouvez accourir au mien et le fouler aux pieds, comme vous avez foulé mon cœur pendant que j'ai vécu.

BENINTENDE : Vous avouez donc et vous reconnaissez la justice de notre tribunal ?

LE DOGE : J'avoue que je n'ai pas réussi. La fortune est femme : depuis ma jeunesse elle m'avait comblé de ses faveurs ; ma faute a été d'espérer qu'elle daignerait encore sourire à mes cheveux blancs.

BENINTENDE : Vous ne réclamez donc en rien contre notre

équité ?

LE DOGE : Nobles vénitiens, ne m'irritez pas par vos questions. Je suis résigné à tout ce qu'il y a de pire ; mais il y a encore dans mes veines quelques gouttes du sang de ma jeunesse, et je ne suis pas d'une patience à l'épreuve. Je vous prie de m'épargner un interrogatoire qui ne sert qu'à changer un procès en débats. Tout ce que je répondrais ne pourrait que vous offenser et plaire à vos ennemis... nombreux déjà comme une armée. Il est vrai que ces sombres murailles n'ont point d'écho... mais les murailles ont des oreilles... bien plus, elles ont des langues ; et si la vérité n'a pas d'autre moyen de franchir cette enceinte, vous-mêmes, vous qui me condamnez, vous qui ne craignez et m'immolez, vous ne pourriez conserver en silence jusqu'au tombeau ce que vous entendriez de moi. Le secret, quel qu'il fût, serait trop fort pour vos âmes : laissez-le donc dormir dans la mienne, à moins que vous ne vouliez aller au-devant d'un danger qui serait le double de celui auquel vous échappez. Telle serait ma défense, si j'avais le projet et le temps de la rendre fameuse ; car les paroles de la vérité sont des choses, et celles des hommes mourants leur survivent et les vengent souvent. Laissez les miennes ensevelies dans mon sein, si vous désirez me survivre. Acceptez cet avis salutaire, et, quoique trop souvent vous ayez troublé ma vie en excitant ma fureur, laissez-moi mourir en paix... vous pouvez m'accorder cette faveur... Je ne nie rien... Je ne me défends en rien... je ne vous demande rien que mon silence et l'arrêt de la cour.

BENINTENDE : Cet aveu nous épargne la dure nécessité d'employer la torture pour arracher de vous toute la vérité.

LE DOGE : La torture ? vous m'y avez déjà mis journellement depuis que je suis Doge ; mais si vous voulez ajouter la torture corporelle, vous le pouvez ; ces membres affaiblis par l'âge céderont à l'impression déchirante du fer : mais il y a quelque chose dans mon cœur qui sera plus fort que vos chevalets.

Un officier entre.

L'OFFICIER: Nobles vénitiens, la dogaresse Faliero demande à être introduite en présence de la Junte.

BENINTENDE : Parlez, pères conscrits, sera-t-elle admise ?

UN MEMBRE DE LA JUNTE : Elle peut faire des révélations importantes pour l'État ; ce motif doit nous faire écouter favorablement sa requête.

BENINTENDE : Est-ce la volonté unanime ?

TOUS : Oui.

LE DOGE : Ô lois admirables de Venise, qui font comparaître la femme, dans l'espoir qu'elle pourra témoigner contre son époux ! Quelle gloire pour les chastes dames de Venise ! Mais des hommes habitués à blasphémer contre toute espèce d'honneur, des hommes comme ceux qui siègent dans cette cour, font bien de suivre leur vocation. Maintenant, lâche Steno, si cette femme montre de la faiblesse, je te pardonne ton imposture, ma vengeance déçue, ma mort violente, et ta méprisable vie.

La dogaresse entre.

BENINTENDE : Madame, ce tribunal équitable a résolu de vous accorder votre demande, quelque étrange qu'elle soit, et de vous prêter une oreille attentive, avec le respect dû à vos aïeux, à votre rang et à vos vertus. Mais vous pâlissez... Soutenez la dogaresse ; qu'on avance un siège.

ANGIOLINA : Ce n'est qu'un moment de faiblesse... il est passé... Pardonnez-moi ; je ne m'assieds point en présence de mon époux et de mon prince, quand lui-même est debout.

BENINTENDE : Que désirez-vous, madame ?

ANGIOLINA : Des bruits étranges, mais véritables, si mes yeux et mes oreilles ne me trompent point, sont venus à mon oreille ; je viens pour connaître la vérité, fût-elle pire encore. Excusez la précipitation de ma démarche. Est-il... Je ne puis parler... je ne sais comment exprimer ma question... Mais vous y répondez d'avance en détournant les yeux et par l'air sinistre de vos visages... O Dieu ! c'est le silence de la tombe.

BENINTENDE *(après un moment de silence)* : Épargnez-nous, épargnez-vous à vous-même la répétition de ce qui a été un devoir pour nous envers le ciel et les hommes... un devoir terrible, mais inexorable.

ANGIOLINA : Parlez toujours : je ne puis... je ne puis... non, je ne puis le croire, même à présent... Est-il condamné ?

BENINTENDE :Hélas !

ANGIOLINA : Était-il coupable ?

BENINTENDE : Madame, le trouble naturel de vos idées dans un moment semblable doit vous faire pardonner cette question ; en toute autre circonstance, un doute pareil élevé contre un tribunal juste et souverain serait un crime. Mais interrogez le Doge lui-même, et s'il peut nier les preuves qui l'accablent, croyez-le innocent comme votre propre cœur.

ANGIOLINA : Est-il vrai ?... mon seigneur ... mon souverain... l'amide mon pauvre père... O toi, si grand dans le champ de bataille, si sage dans le conseil, donne un démenti à cet homme !...Tu gardes le silence ?

BENINTENDE : Il a déjà fait l'aveu de son crime ; et, comme vous voyez, il ne le nie pas maintenant.

ANGIOLINA : Oui... mais il ne doit pas mourir ! Épargnez le peu d'années qui lui restent ; la douleur et la honte les auront bientôt abrégées. Un jour de crime sans succès ne saurait effacer six lustres de glorieux exploits.

BENINTENDE : Son arrêt doit être exécuté sans délai et sans rémission... c'est un décret prononcé.

ANGIOLINA : Il a été coupable ; mais il y a encore la clémence.

BENINTENDE : La clémence ici blesserait la justice.

ANGIOLINA : Hélas ! seigneur, celui qui n'est que juste est cruel : qui vivrait sur la terre, si tous les hommes étaient jugés avec justice ?

BENINTENDE : Son supplice fait le salut de l'État.

ANGIOLINA : Pendant qu'il fut sujet de l'État, il l'a servi avec honneur : il fut général, et il sauva Venise ; il est votre

souverain, il a gouverné la république.

UN MEMBRE DU CONSEIL : Il est un traître, et il a trahi l'État.

ANGIOLINA : Oui, et sans lui il n'y aurait plus d'État à sauver ou à détruire ; et vous qui siégez ici pour prononcer la sentence de mort de votre libérateur, vous gémiriez en ramant dans une galère turque, ou, chargés de chaînes, vous exploiteriez les mines des Huns.

UN MEMBRE DU CONSEIL : Non, madame ; il est d'autres citoyens qui périraient plutôt que de vivre esclaves.

ANGIOLINA : S'il en est dans cette enceinte, tu n'es pas du nombre ; les vrais braves sont généreux pour les vaincus... N'est-il plus d'espoir ?

BENINTENDE : Madame, il ne peut plus y en avoir.

ANGIOLINA *(se retournant vers le Doge)* : Meurs donc, Faliero, puisque cela doit être ! meurs avec le courage de l'ami de mon père. Tu as été coupable d'une grande faute, à demi effacée par la dureté de ces hommes. Je les aurais implorés... je les aurais suppliés comme fait le pauvre affamé pour mendier son pain... j'aurais pleuré comme ils pleureront pour obtenir la clémence du ciel, qui leur fera la réponse qu'ils me font... Mais ces prières et ces larmes eussent été indignes de ton nom et du mien, et la cruauté qui respire dans leurs yeux glacés m'annonce qu'une fureur inexorable consume leurs cœurs. Brave donc ta destinée comme un prince doit le faire.

LE DOGE : J'ai vécu trop longtemps pour ne pas savoir mourir : tes prières adressées à de tels hommes seraient écoutées comme les plaintes de l'agneau par le boucher, ou le cri des matelots par le gouffre qui va les engloutir. Je ne voudrais pas être redevable, même d'une vie éternelle, à ces misérables dont j'ai tenté d'affranchir le peuple opprimé.

MICHEL STENO : Doge, je désire te parler un moment, ainsi qu'à cette noble dame que j'ai cruellement offensée. Plût au ciel que la douleur, la honte ou le repentir que j'éprouve fussent capables d'anéantir le passé inexorable. Mais puisque cela ne se peut, disons-nous du moins adieu en

chrétiens, et séparons-nous en paix. C'est avec un cœur contrit que j'implore non votre pardon, mais votre pitié, et que j'offre pour vous à Dieu mes prières, quelque faibles qu'elles soient.

ANGIOLINA : Sage Benintende, aujourd'hui premier juge de Venise, c'est à toi que je m'adresse pour répondre à ce seigneur. Apprends au débauché Steno que jamais les infâmes paroles d'un homme tel que lui n'ont excité dans le cœur de la fille de Loredano d'autre sentiment que la pitié d'un moment. Plût au ciel que d'autres n'eussent eu pour lui que le mépris ! Je préfère mon honneur à un milliers de vies qu'on ajouterait au nombre de mes jours ; mais je ne voudrais pas qu'un seul homme perdît la sienne pour avoir attaqué ce qui est au-dessus de toute puissance humaine... la conscience de la vertu, qui ne demande sa récompense qu'à elle-même et non à ce qu'on appelle une bonne renommée. Les mensonges de Steno firent sur moi l'effet du vent sur un rocher. Mais hélas ! il est des esprits plus irritables sur qui de tels outrages tombent comme l'ouragan sur les flots... Il est des âmes à qui l'ombre du déshonneur paraît plus terrible que la mort dans ce monde et l'éternité dans l'autre... des hommes dont le seul défaut est de tressaillir aux railleries du vice ; des hommes qui, à l'épreuve des séductions des plaisirs et des tortures de la douleur, deviennent faibles quand le nom sur lequel ils élevaient leurs espérances est exposé à un souffle impur, et qui sont jaloux comme l'aigle sur son aire. Puisse ce que nous voyons aujourd'hui être une leçon pour les misérables qui dans leur dépit se jouent à des êtres d'un ordre supérieur ! Des insectes ont excité la rage du lion ; une flèche au talon renversa le plus brave des héros ; le déshonneur d'une femme fut la ruine de Troie; le déshonneur d'une femme expulsa pour jamais les rois de Rome ; un époux outragé introduisit les Gaulois à Clusium, et de là à Rome, qui périt pour un temps ; un geste obscène coûta la vie à Caligula, dont l'univers avait jusqu'alors supporté les cruautés ; l'injure d'une vierge fit de L'Espagne une province maure, et la calomnie de Steno, contenue en deux lignes infâmes, a décimé Venise, mis en péril un sénat qui a huit siècles

d'antiquité, détrôné un prince, tranchée sa tête dépouillée du diadème, et forgé de nouveaux fers à un peuple malheureux. Que le misérable, tel que la courtisane qui livra Persépolis aux flammes, soit fier de ce qu'il a causé, si cela lui plaît... c'est un orgueil digne de lui. Mais qu'il n'insulte point par ses prières la dernière heure de celui qui fut un héros, quelque chose qu'il soit aujourd'hui ; rien de bon ne peut venir d'une pareille source ; nous ne voulons rien avoir de commun avec lui, ni à présent, ni jamais. Nous le laissons à lui-même, à son cœur, abîme de lâcheté. On pardonne aux hommes, et non aux reptiles... Nous n'avons pour Steno ni pardon ni ressentiment : des êtres comme lui doivent blesser de leur langue venimeuse, et les hommes vertueux en souffrir; c'est la loi de la vie. L'homme qui meurt par la morsure de la vipère peut bien écraser le reptile, mais il ne ressent aucune colère. Le ver obéit à son instinct ; et il est des hommes qui méritent ce nom mieux que ceux qui vivent des dépouilles de la tombe.

LE DOGE *(à Benintende)* : Seigneur, achevez de remplir ce que vous croyez votre devoir.

BENINTENDE : Avant de remplir ce devoir, nous voudrions prier la princesse de se retirer. Il lui serait trop douloureux d'en être témoin.

ANGIOLINA : Je le sais, et cependant je dois le souffrir, car c'est aussi une partie de mon devoir à moi... Je ne quitterai que par la force le côté de mon époux... Poursuivez ! ne craignez ni soupirs, ni cris, ni larmes : mon cœur peut se briser, mais il sera muet... Parlez, j'ai dans moi le courage de tout surmonter.

BENINTENDE : Marino Faliero, Doge de Venise, comte de Val-di-Marino, sénateur, et pendant quelque temps général de la flotte et de l'armée, noble vénitien, plusieurs fois chargé par l'État d'emplois importants jusqu'au plus élevé de tous, écoute ta sentence... Convaincu par les preuves, les témoins et tes propres aveux, d'un crime de haute trahison inouï jusqu'à ce jour... tu subiras la peine de mort. Tes biens sont confisqués au profit du trésor ; ton

nom est rayé des annales de l'État, excepté le jour où nous célébrerons notre délivrance miraculeuse. Tu seras placé dans nos calendriers avec les tremblements de terre, la peste, les guerres étrangères, le grand ennemi des hommes, enfin tous les fléaux, et comme l'objet d'un sacrifice de reconnaissance pour remercier le ciel d'avoir préservé de tes projets sacrilèges notre vie et notre patrie. La place où, en ta qualité de Doge, tu devrais avoir ton image avec celles de tes illustres prédécesseurs, restera vacante, et sera couverte d'un voile noir sous lequel seront gravés ces mots : « C'est ici la place de Marino Faliero, décapité pour ses crimes. »

LE DOGE : Quels crimes ? Ne serait-il pas mieux d'y retracer les faits, afin que celui qui les lirait pût approuver ou du moins apprendre le motif de ces crimes. Quand un étranger verra qu'un Doge a conspiré, qu'il sache pourquoi... C'est là votre histoire.

BENINTENDE : Le temps y répondra : nos fils jugeront le jugement de leurs pères que je viens de prononcer... Revêtu comme Doge du manteau ducal, tu seras conduit au palier de l'escalier du Géant, où nos princes sont investis de leur dignité ; et là, après avoir été dépouillé de la couronne ducale au lieu où elle te fut donnée jadis, tu auras la tête tranchée... Que le ciel ait pitié de ton âme !

LE DOGE : Est-ce la sentence de la Junte ?

BENINTENDE : Oui.

LE DOGE : Je l'accepte... Et quand sera-t-elle exécutée ?

BENINTENDE : Sans aucun délai... Fais ta paix avec Dieu ; dans une heure tu seras en sa présence.

LE DOGE : J'y suis déjà ; et mon sang montera vers son trône avant les âmes de ceux qui l'auront répandu... Toutes mes terres sont-elles confisquées ?

BENINTENDE : Oui... ainsi que tes trésors et tes joyaux, excepté deux mille ducats dont tu peux disposer.

LE DOGE : Cette clause est dure... J'aurais voulu réserver mes terres près de Trévise, dont je fus investi par Laurence, comte-évêque de Ceneda, comme d'un fief perpétuel

transmissible à mes héritiers. J'aurais voulu, dis-je, les partager entre mon épouse et mes parents, et j'aurais fair à Venise l'abandon de mes palais et de mes trésors.

BENINTENDE : Tes parents sont sous l'interdiction de l'État ; leur chef, ton neveu, risque de perdre la vie ; mais pour le moment le Conseil diffère son procès. Si tu veux faire une donation à ta veuve, ne crains rien, nous lui rendrons justice.

ANGIOLINA : Seigneur, je ne partage point ses dépouilles avec vous. Sachez que dès ce jour j'appartiens à Dieu seul, et je vais chercher un refuge dans le cloître.

LE DOGE : Allons ! cette heure qui me reste peut être pénible, mais elle finira... Ai-je encore quelque chose à souffrir avant la mort ?

BENINTENDE : Vous n'avez plus qu'à vous confesser et à mourir. Le prêtre est revêtu de ses habits sacerdotaux, la hache est nue, l'un et l'autre vous attendent... Mais surtout ne songez pas à haranguer le peuple ; il accourt en foule aux portes, mais elles sont fermées. Les Dix, les Avogadori, la Junte, et les chefs des Quarante seront seuls spectateurs de votre mort, et ils sont prêts à escorter le Doge.

LE DOGE : Le Doge ?

BENINTENDE : Oui, Faliero, le Doge ; tu as vécu et tu mourras souverain ; jusqu'au moment qui précédera le coup de la hache, ta tête et ta couronne ducale resteront unis. Tu as oublié ta dignité en daignant conspirer avec des traîtres vulgaires ; nous ne voulons pas l'oublier, nous qui reconnaissons le prince, même en le punissant. Tes vils complices ont péri de la mort des dogues et des loups ; mais toi, tu succomberas comme succombe le lion au milieu des chasseurs assez fiers pour le plaindre et pour gémir sur sa mort inévitable qu'a provoquée sa fureur sauvage et royale. Nous te laissons maintenant le loisir de te préparer. Hâte-toi, car bientôt nous viendrons nous-mêmes te conduire au lieu où nous te fûmes naguère unis comme tes sujets et ton sénat... et où nous te dirons adieu sans cesser de l'être... Gardes, escortez le Doge jusqu'à son appartement.

Ils sortent.

SCÈNE II : L'appartement du Doge. LE DOGE (prisonnier) et LA DOGARESSE.

LE DOGE : Maintenant que le prêtre est parti, il serait inutile de vouloir prolonger de quelques minutes l'heure qui m'a été accordée... Encore une douleur cruelle, celle de te dire adieu, et j'aurai tout terminé avec le temps.

ANGIOLINA : Hélas ! et c'est moi qui en suis la cause innocente ; ce funeste mariage, cette union de deuil que ta complaisance pour la volonté de mon père te fit promettre sur son lit de mort, voilà ce qui te coûte la vie.

LE DOGE : Cesse de le croire. Il y a toujours eu dans mon âme le pressentiment de quelque grand revers ; ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'il ne se soit réalisé qu'aujourd'hui... Cependant mon sort m'avait été prédit.

ANGIOLINA : Comment ! prédit ?

LE DOGE : Il y a longtemps... si longtemps que l'époque en est douteuse dans ma mémoire ; mais elle est conservée dans nos annales ! Lorsque, jeune encore, je servais le sénat et la république comme podestat et capitaine de la ville de Trévise, le jour d'une solennité, le prélat qui portait la sainte hostie excita mon imprudente colère par un retard prolongé et par la réponse insolente qu'il fit à mes reproches. Je levai le bras, et, le frappant, je le fis chanceler sous son saint fardeau. En se relevant il porta vers le ciel sa main tremblante d'une pieuse colère, puis me montrant du doigt l'hostie tombée par terre, il se tourna vers moi et me dit : « L'heure viendra où celui que tu as renversé te renversera ; la gloire abandonnera ta maison, la sagesse chancellera dans ton âme, et, alors que ton esprit sera dans toute sa maturité, une folie du cœur s'emparera de toi. Les passions te déchireront lorsqu'elles cessent d'exister chez les hommes ou se changent en vertus. La dignité qui couronne les autres têtes n'ornera la tienne que pour te la faire trancher ; les honneurs ne seront pour toi que les hérauts de la destruction ; tes cheveux blancs t'annonceront la honte et la mort, mais

une autre mort que celle qui convient à un vieillard... » Il dit, et poursuivit sa marche... L'heure est venue.

ANGIOLINA : Ne pouviez-vous pas, après cet avis, chercher à éloigner le moment fatal, et réparer votre faute par le repentir ?

LE DOGE : J'avoue que ces paroles pénétrèrent mon cœur si vivement que je me les rappelais au milieu du tumulte de la vie comme si elles m'étaient répétées par la voix d'un spectre dans un songe surnaturel. Je me repentis, mais je ne sus point prendre une résolution déterminée : je ne pouvais empêcher ce qui devait être, et je n'aurais pas voulu en avoir peur... Bien plus, tu n'as pas oublié ce dont chacun se souvient, que le jour où je débarquai ici comme doge, à mon retour de Rome, un nuage d'une épaisseur inusitée précéda le Bucentaure comme la colonne de vapeur qui guida Israël hors de l'Égypte ; le pilote s'égara, et, au lieu de toucher à la rive della Paglia, il nous fit aborder entre les piliers de Saint-Marc, où, selon un antique usage, on met à mort les criminels d'État... Tous les citoyens de Venise frissonnèrent à ce présage.

ANGIOLINA : Ah ! que sert-il de rappeler maintenant de telles choses ?

LE DOGE : Je trouve un sorte de consolation à penser que tout ce qui m'arrive est l'œuvre du destin ; car j'aimerais mieux céder à des dieux qu'à des hommes ; j'aimerais mieux me réfugier dans la fatalité que de croire que ces patriciens soient autre chose que les aveugles instruments d'un pouvoir tout-puissant. Eux qui pour la plupart sont aussi méprisables que la poussière... Par eux-mêmes pourraient-ils vaincre celui qui a si souvent vaincu pour eux ?

ANGIOLINA : Employez les minutes qui vous restent à des pensées plus consolantes, et soyez en paix avec ces misérables pour prendre votre essor vers le ciel.

LE DOGE : J'ai fait ma paix avec eux ; je le dois à la certitude qu'un jour viendra où les enfants de leurs enfants, cette superbe cité, ces flots d'azur et tout ce qu'il y a ici de grand et de splendide ne sera plus que ruines, l'objet des malédictions et des railleries des peuples de la terre, une

Carthage , une Tyr, une Babel de l'océan.

ANGIOLINA : Cessez de parler ainsi ; le flot des passions vous couvre jusqu'à vos derniers instants ; vous vous abusez vous-même, et vous ne pouvez nuire à vos ennemis… Soyez plus calme.

LE DOGE : Je suis déjà dans l'éternité, je vois dans l'éternité, oui, aussi certainement que je vois ton doux visage que bientôt je ne verrai plus ; je distingue dans l'avenir les jours dont je menace ces murs ceints par les flots et ceux qui les habitent.

Un garde s'avance.

LE GARDE : Doge de Venise, les Dix attendent votre Altesse.

LE DOGE : Adieu donc, Angiolina ! Un dernier baiser… Pardonne au vieillard qui a été pour toi un époux tendre, mai fatal… Chéris ma mémoire… je n'en demanderais pas tant si je vivais encore ; mais tu peux me juger plus favorablement, en voyant que toutes mes mauvaises pensées sont calmées… De mes longues années, de ma gloire, de mes trésors, de ma puissance et de mon nom, choses qui généralement laissent quelques fleurs même sur la tombe, il ne me reste rien, par même un peu d'amour, d'amitié ou d'estime… pour composer une épitaphe, monument de la vanité de ma famille. Dans une heure j'ai détruit toute ma vie passée ; j'ai survécu à tout, excepté à ton cœur si pur, si généreux, si tendre ; à ton cœur qui gémira souvent encore dans sa douleur inconsolable, mais sans vaines clameurs… Tu pâlis !… Hélas ! elle s'évanouit, elle ne respire plus ; son cœur cesse de battre… Gardes ! venez à son secours… Je ne puis la quitter ainsi ; et cependant quittons-la, puisque chaque moment de cette mort passagère lui épargne une angoisse déchirante… Avant qu'elle soit revenue à la vie, je serai avec l'Eternel… Appelez ses femmes… Regardons-la encore une fois… Que sa main est froide ! La mienne sera glacée ainsi avant qu'elle revienne à elle… Oh ! prenez d'elle un tendre soin, et recevez mes dernières actions de grâces… Je suis prêt.

Les suivantes d'Angiolina entrent et entourent leur maîtresse évanouie.

Le Doge sort accompagné de gardes.

SCÈNE III : La cour du palais ducal, dont les portes extérieures sont fermées de peur que le peuple ne s'y introduise. LE DOGE entre revêtu du costume de sa dignité. Il s'avance au milieu du conseil des Dix, et d'autres patriciens suivis par des gardes, jusqu'à l'escalier du Géant (où le Doge jurait fidélité à Venise). C'est là que l'exécuteur de la justice se tient avec sa hache. En arrivant, un chef des dix dépouille la tête du Doge de la toque ducale.

LE DOGE : Ainsi donc le Doge n'est plus, et je suis enfin redevenu Marino Faliero : il m'est agréable de l'être, quoique ce ne soit que pour un moment. C'est ici que je fus couronné. Sois-moi témoin, ô ciel ! que je sens plus de joie en renonçant à cette brillante illusion, à ce diadème dérisoire, que je n'en éprouvai en recevant pour la première fois cet ornement fatal.

UN MEMBRE DU CONSEIL DES DIX : Tu trembles, Faliero !

LE DOGE : C'est donc l'effet de l'âge.

BENINTENDE : Faliero, n'as-tu plus rien à recommander au Sénat, qui soit compatible avec la justice ?

LE DOGE : Je voudrais recommander mon neveu à sa clémence, et mon épouse à sa justice ; car il me semble que ma mort, une mort comme la mienne, doit tout compenser entre l'État et moi.

BENINTENDE : On fera droit à ta prière, malgré ton crime inouï.

LE DOGE : Inouï ! En effet, il n'est pas d'histoire qui ne nous montre mille conspirateurs couronnés, armés contre le peuple ; il n'y a eu qu'un souverain qui soit mort pour le rendre libre, et il en va mourir un second aujourd'hui.

BENINTENDE : Et quels sont les souverains qui sont morts pour une telle cause ?

LE DOGE : Le roi de Sparte et le Doge de Venise... Agis et Faliero.

BENINTENDE : As-tu encore quelque chose à dire ou à faire ?

LE DOGE : Puis-je parler ?

BENINTENDE : Tu le peux ; mais souviens-toi que le peuple est

trop éloigné pour t'entendre.

LE DOGE : Je ne parle pas à l'homme, mais au temps et à l'éternité dont je vais faire partie... Vous, éléments avec qui je vais tout à l'heure me confondre, que ma voix soit comme une âme pour vous ! Flots d'azur, qui portiez ma bannière ; vents, qui aimiez à jouer avec elle, et qui enfliez les voiles du navire qui me conduisait à la victoire ; ô toi ! ma terre natale, pour laquelle j'ai versé mon sang, et toi, terre étrangère qui en fus teinte ; vous, degrés de pierre, qui n'absorberez pas celui qui me reste et dont la vapeur fumante s'élèvera aux cieux ; vous, cieux, qui le recevrez ; toi, soleil qui nous éclaires, et toi qui allumes et éteins les soleils...je vous prends à témoin que je ne suis pas innocent !... Mais ces hommes le sont-ils ?... Je péris ; mais je serai vengé ; des siècles encore éloignés flottent sur l'abîme des temps à venir et découvrent à ces yeux qui vont se fermer le sort futur de cette ville orgueilleuse... Je lui laisse mon éternelle malédiction pour elle et ses enfants... Oui, les heures engendrent en silence le jour où cette cité, construite pour servir de rempart contre Attila, cédera lâchement à un nouvel Attila, sans verser pour se défendre seulement autant de sang qu'il en va couler, dans mon sacrifice, de ces veines souvent épuisées pour la protéger... Elle sera vendue et achetée, et donnée en apanage à ceux qui la mépriseront. D'empire elle deviendra province ; de capitale, petite ville où des esclaves formeront son sénat, des mendiants ses patriciens, et d'impudiques mercenaires son peuple. Quand l'Israélite occupera tes palais, le Hun tes forteresses, et quand le Grec traversera tes marchés et te ravira tes trésors en souriant ; quand tes patriciens mendieront un pain amer dans tes rues, et dans leur honteuse misère feront de leur noblesse un objet de pitié ; quand ceux qui conserveront quelque débris de l'héritage de leurs aïeux flatteront le ministre d'un roi barbare dans le même palais où ils étaient assis jadis comme souverains, et où leur souverain fut immolé par eux ; quand, fiers encore d'un nom dégradé, ou issus d'une femme adultère, glorieuse de s'être livrée au gondolier robuste ou au soldat étranger, ils se feront un honneur

d'avoir conservé jusqu'à la troisième génération l'infamie de leur origine ; quand tes fils seront au dernier rang des hommes, esclaves renvoyés aux vaincus par les vainqueurs, méprisés par les lâches eux-mêmes moins lâches qu'eux, et repoussés par les vicieux pour des vices monstrueux dont le nom et l'image n'existeront pas ; quand de l'héritage de Chypre, aujourd'hui soumis à tes lois, il ne te restera que sa honte transmise à tes filles dont les prostitutions feront oublier celles de cette île, passées en proverbes ; quand tous les maux des États conquis s'attacheront à toi, le vice sans splendeur, le crime sans le charme de l'amour pour en adoucir et farder l'apparence ; les grossières voluptés sans passion, dont l'habitude te fera un besoin, et l'affectation étudiée d'une froide débauche qui fait un art des faiblesses d'une nature dépravée... quand tous ces fléaux pèseront sur toi et d'autres encore ; quand le rire sans gaieté, les amusements sans plaisir, la jeunesse sans honneur, la vieillesse avilie, la faiblesse et un sentiment douloureux contre lequel tu n'oseras ni lutter ni murmurer, t'auront rendu le pire et le dernier des déserts peuplés, alors, dans ton agonie, au milieu des assassinats dont tu seras témoin, pense au mien. Caverne d'hommes ivres du sang des princes, enfer au milieu des eaux , Sodome de l'océan, je te dévoue aux dieux infernaux, toi et ta race de vipères ! *(Ici le Doge se tourne et s'adresse à l'exécuteur.)* Esclave, fais ton devoir ! Frappe comme je frappais l'ennemi... frappe comme j'aurais frappé ces tyrans ; frappe avec la force de ma malédiction... frappe, et qu'il suffise d'un coup !

Le Doge se jette à genoux ; et au moment où le bourreau va lever la hache, la toile tombe.

SCÈNE IV : La place et la petite place (Piazzetta) de Saint-Marc... Le peuple se réunit en foule autour des grilles du palais ducal qui sont fermées.

PREMIER CITOYEN : J'ai atteint la grille, et je peux distinguer autour du Doge les Dix revêtus de leurs robes de cérémonie.

DEUXIÈME CITOYEN : Je ne puis aller aussi loin que toi, malgré mes efforts. Que se passe-t-il ? Parle-nous du moins, puisqu'il n'y a que ceux qui sont aux barreaux de la grille qui peuvent voir.

PREMIER CITOYEN : Un d'eux s'est approché du Doge ; il ôte de dessus sa tête la toque ducale... Le Doge lève les yeux au ciel ; je les vois briller, et ses lèvres se meuvent... Silence !... silence !... Non, ce n'est qu'un murmure... maudite soit la distance !... Ses paroles sont inarticulées ; mais sa voix grossit comme un tonnerre sourd. Si nous pouvions entendre une seule phrase !

DEUXIÈME CITOYEN : Silence ! peut-être entendrons-nous.

PREMIER CITOYEN : C'est en vain, je ne puis... Sa blanche chevelure flotte sur ses épaules, comme l'écume sur les flots... Maintenant, maintenant il s'agenouille... On forme un cercle autour de lui. On ne voit plus rien... Mais j'aperçois la hache levée en l'air... Ah ! écoutez... elle frappe.

Le peuple murmure.

TROISIÈME CITOYEN : Ils ont tué celui qui voulait nous affranchir.

QUATRIÈME CITOYEN : Il fut toujours bon pour le peuple.

CINQUIÈME CITOYEN : Ils ont fait prudemment de fermer leurs portes. Si nous avions su ce qu'ils préparaient avant de venir ici, nous aurions porté des armes pour les enfoncer.

SIXIÈME CITOYEN : Êtes-vous sûr qu'il est mort ?

PREMIER CITOYEN : J'ai vu tomber la hache. Mais voyez... que nous vient-on montrer ?

Un chef des Dix se présente sur le balcon du palais, avec un glaive sanglant. Il l'agite trois fois aux yeux du peuple, et s'écrie :

La justice a frappé le traître !

Les portes s'ouvrent ; la populace se précipite vers l'escalier du Géant, où l'exécution a eu lieu. Les premiers crient aux autres :

La tête sanglante roule sur les marches de l'escalier.

La toile tombe.

FIN